**WILHELM BUSCH**

**UN CHANT**

**DANS LE CHAOS**



Dans la collection «Armure»;

Ch. Brutsch, *La foi réformée*

J. Courvoisier, *Brève histoire du protestantisme*

*K.* M. Chirgwin, *Et les sourds entendront*

H. P. van Dusen, *Lumière dans la jungle*

H. Roser, *Un peu d'amour*

M. Chasles, *Un pétrifié vivant: Pierre Nie oie t*

C. S. Lewis, *Etre ou ne pas être*

R. Farelly, *La Croix sur la Place*

COLLECTION «ARMURE»

WILHELM BUSCH

UN CHANT
DANS LE CHAOS

*Récits et témoignages*

**TRADUCTION DE LÉON MARCEL**



DELACHAUX & NIESTLÉ S.A.
NEUCHATEL I PARIS VII’
4, RUE DE L’HÔPITAL | 32, RUE DE GRENELLE

Edité en Suisse

**Tous droits réserves**

**Copyright 1955 by Dclachaux & Niestlé s. A., Neuchâtel (Switzerland)**

*« ... Si ta parole devait cesser de prévaloir...»*

«... Chrétiens! soyez dans l’allégresse!... »

Sur les dernières paroles du cantique, les voix rudes s’étaient tues. Notre fête de Noël était terminée et je m’avançai, une fois encore, sur l’estrade. Dans le silence qui régnait maintenant dans la salle, je par­courus des yeux l’assemblée de quelque 500 jeunes gens qui s’y trouvait réunie. Tous étaient chômeurs. Nous avions organisé à leur intention, dans notre Home pour la jeunesse, toute sorte de cours afin d’occuper leurs loisirs. C’est ainsi qu’avait été créée l’U.d.S., l’Université des Sans-travail. Ils formaient une communauté des plus disparate où se trouvaient représentés tous les partis politiques, toutes les classes sociales, des professions de toute sorte et toutes les confessions religieuses.

« Jeunes gens, mes frères ! — leur dis-je — j’ai la grande joie de vous annoncer que je vais pouvoir vous remettre un petit cadeau de Noël. »

**6**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

Les visages s’animèrent et je poursuivis : « Je vou­drais donner à chacun de vous un Nouveau Tes­tament... »

Un mutisme éloquent accueillit mes paroles. Ils se regardaient l’un l’autre d’un air déçu. Puis une voix s’éleva des dernières rangées : « Rien que ça ? »

Rien que ça?... Je vis soudain cette question se dresser devant moi et non pas seulement posée par celui qui l’avait prononcée, mais bien par l’assemblée tout entière.

« Eh bien ! non, répondis-je. Je suis à même de donner de plus, à chacun de vous, un couteau de poche, quelques douceurs et un paquet de cigarettes. ».

Les figures s’éclairèrent et c’est l’air rassuré que je vis ces jeunes gens reprendre pied dans ce qui était pour eux la véritable «atmosphère de Noël»...

O misère de la Parole de Dieu!... ou plutôt, non: misère de ce pauvre peuple qui n’a plus que faire de cette Parole souveraine! Faut-il s’étonner, dès lors, de son ignorance du bien et du mal?... de son igno­rance de l’existence même de Dieu et de sa propre essence à lui?... de son rôle de jouet de tous les meneurs et de tous les idéologues?

La première fois que nous nous réunîmes de nou­veau après cette fête de Noël, je racontai à ces jeunes gens l’histoire d’une Bible que l’on m’avait montrée

**SI TA PAROLE DEVAIT CESSER**

**7**

quelque part en Autriche. C’était un épais et vieux volume relié en peau de porc et pourvu de lourds fermoirs d’argent. Lorsqu’on l’ouvrait, les pages se divisaient d’elles-mêmes à l’endroit des Psaumes et l’on y apercevait alors d’étranges taches et éclabous­sures d’un brun noirâtre. « C’est du sang — m’avait- on expliqué — du sang humain... » Et j’avais été bouleversé à l’ouïe de l’histoire de cette Bible.

Au xvme siècle, la lecture des Ecritures fut sévère­ment interdite sur le territoire autrichien. Les sanc­tions les plus rigoureuses y frappaient ceux que l’on trouvait en possession de ce dangereux livre...

Par une nuit très sombre, une seule lumière bçûle encore dans une ferme solitaire. Les volets sont soigneusement clos et l’on n’aperçoit du dehors aucune lueur. Tous les habitants de la maison sont rassemblés dans la grande chambre et quelques voisins se sont même joints à eux. Le maître du lieu se baisse alors et soulève quelques lattes du plancher, décou­vrant ainsi une cachette d’où il tire une épaisse Bible. Avec circonspection, il l’approche de la lumière. Il l’ouvre et tous les assistants se serrent autour de lui, unis dans une même attention et dans une même avidité à se nourrir de la Parole de Vie. Il se met à lire : « Je t’aime ô Eternel, toi qui es ma force ! L’Eter­nel est mon rocher, ma forteresse et mon libérateur!

8 **UN CHANT DANS LE CHAOS**

Mon Dieu est le roc où je trouve un refuge, mon bouclier, mon puissant sauveur, mon rempart! Et je suis délivré de mes ennemis... »

... Il s’interrompt,... tous tendent l’oreille,... des voix étouffées se font entendre au dehors... Voilà qu’on frappe au volet, un ordre brutal retentit : « Ouvrez ! »

Ils restent un instant interdits et, avant qu’ils n’aient eu le temps de se ressaisir, la porte est enfoncée avec fracas et une horde de soldats, telle une meute féroce, envahit la chambre sous la conduite d’un voisin ricanant.

Mais déjà le chef de la troupe avise la Bible: « Haha ! On t’attrape enfin !» Et à deux mains il se saisit du livre. Le paysan l’agrippe de son côté et le tire vigoureusement à soi.

« Eh ! vieux — hurle l’autre — donne cette Bible ! » Bravant la fureur du soldat, le paysan se tait et tient bon. Mais il est pâle comme la mort. Ses doigts retiennent d’une poigne de fer le livre bien-aimé.

« Lâche ce livre ! » Le sergent se cramponne de toute sa force au lourd volume et une lutte muette se poursuit de part et d’autre de la table.

« Vas-tu lâcher? », crie de nouveau le chef. Le paysan se tait toujours, retenant de ses doigts puissants le livre ouvert.

**SI TA PAROLE DEVAIT CESSER**

**9**

Alors le soldat laisse libre cours à sa rage. D’une rapide secousse il parvient à refermer la Bible massive sur les doigts du paysan et les écrase entre les feuillets en pesant dessus de tout son poids. Le vieillard ne lâche pas prise et, bien que le sang jaillisse de l’extré­mité de ses mains, il continue à retenir inexorablement sa Bible...

... Mes jeunes auditeurs étaient saisis, sous le coup de ce récit. « Et après? » — dit enfin l’un d’eux.

« Après? eh bien ! les paysans furent mis en demeure de choisir entre le reniement de leur Bible et la perte de tous leurs biens, puis l’exil. » Et je leur décrivis la patrie de ces persécutés, telle que je l’avais visitée jadis, la merveilleuse vallée autrichienne qui était leur terre natale. Toute parsemée de vastes fermes, elle ressemblait *à* un jardin de Dieu qu’encadraient -et protégeaient à la fois de puissantes montagnes.

« C’est tout cela qu’ils quittèrent, et on ne les laissa même pas emmener leurs enfants. Rien d’autre que leur Bible à la main et la misère devant soi, ils partirent... »

Or c’était plus que mes jeunes gens n’en pouvaient entendre. « Mais c’est insensé ! C’est de l’exaltation ! Fanatisme religieux ! » Leurs exclamations s’entre­croisaient et j’eus quelque peine à rétablir le silence. Je poursuivis alors:

**IO**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

«Furent-ils vraiment si fous? Réfléchissez un peu. Ces paysans se disaient : si nous n’avons plus notre Bible, il ne nous est plus possible de reconnaître le bien ou le mal, ni de discerner le chemin qui mène à Dieu. Nous sommes à la merci du premier séducteur venu et nous errons comme des gens qui parcourent un pays étranger et inconnu après en avoir perdu la carte. Si nous renonçons à notre Bible, comment nous instruirons-nous de l’Evangile de Dieu et de notre salut? Et c’est alors que les hommes nous contraindront à adopter des évangiles de leur propre invention. Aucun fil ne nous conduira plus vers la vérité, aucun guide ne nous indiquera plus le chemin... N’avaient-ils pas raison ? »

Et comme ils se taisaient, je songeais avec douleur aux séducteurs dont ils allaient devenir la proie, eux qui, depuis longtemps déjà, avaient rejeté la Bible...

Une année plus tard, Hitler s’emparait du pouvoir.

*«Qu'ai-je affaire de Golgotha!... »*

«Oui, oui!... c’est entendu! moi aussi, je suis chrétien... et quand même ce n’est pas tout à fait dans le sens de l’Eglise... D’ailleurs, il faut de la religion! C’est bien pour cela que j’envoie mor garçon faire son instruction religieuse. Mais écoutez- moi ça: un beau jour, je rentre chez moi et je trouve le gamin en train d’aller et de venir dans la chambre en apprenant un chant. « Qu’est-ce que tu apprends là?», lui demandais-je. Il me montre son livre et, le vers qu’il répétait en ce moment, vous savez ce que c’était?... évidemment, je ne peux pas vous le dire textuellement ; il signifiait à peu près ceci : « Ce que tu as enduré, Seigneur, c’est tout de ma faute... Je suis celui qui a manqué... » — Qui, c’était à peu près ça. Eh! bien sûr! Moi aussi j’ai appris ce fatras, autrefois. Mais, à vrai dire, ça ne m’a jamais servi à grand-chose. Et enfin, est-ce que l’Eglise n’a pas fait de progrès, qu’elle en soit aujourd’hui encore à

**12**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

colporter cette camelote? J’estime que l’Eglise devrait davantage... comment dire?... oui, qu’elle devrait tendre davantage à répandre des conceptions pratiques de la vie. Voilà ce que j’en pense... Cigarette? Non?»

Satisfait de sa tirade, mon interlocuteur aspira quelques bouffées et, tout en exhalant la fumée, se renversa dans son fauteuil. Je considérais cet homme élégant, cette tête grisonnante, et je me taisais. Qu’avais-je à répondre à de pareilles insanités? Mais lui, déjà, poursuivait son monologue:

«Ainsi... Golgotha, et cætera... qu’ai-je affaire de tout cela? Ah! mais... — et il fit de sa main soignée un geste de protestation — je vous en prie, ne venez pas me parler de péché! Je trouve que l’Eglise nous en fait trop un plat, du péché! C’en est risible!... Voyez-vous, moi, j’étais soldat. J’étais officier, moi! Et ma foi, quand un homme avait commis quelque chose, il suffisait d’un coup de sifflet et c’était réglé. Pourquoi est-ce que votre Dieu en ferait plus de cas ? »

Je continuais à me taire. Mais une idée me traversa soudain l’esprit : bien sûr ! cet homme avait été officier, mais officier de justice. Je me pris à sourire. Il le remarqua et force me fut, à présent, de parler à mon tour.

« En qualité d’officier de justice, vous avez vu défiler devant vous une foule de gens. Et vous les avez tous

qu’ai-je affaire de golgotiia 13

congédiés d’un coup de sifflet. C’est bien ce que vous avez dit, n’est-ce pas? Mes compliments!

— C’est-à-dire, m’interrompit-il avec une pointe de nervosité, il est évident que si quelqu’un avait réellement fait le salaud...

— Pardon, qu’entendez-vous au juste par là?

* Eh bien!... si quelqu’un avait violé les lois, il va sans dire qu’il était condamné, c’est clair!...
* Ah ! oui ? Pourquoi ? Comment ça ?
* Mais voyons! Parce qu’il y a un droit! — une certaine agitation le gagnait — et celui qui le trans­gresse s’attire une condamnation.
* Ah! — dis-je en me levant — parce qu’il y a un droit! Sans doute... Alors, moi, je vous dirai ceci: quand il s’agit de Dieu, il y a aussi un droit. Vous qui êtes expert en la matière, vous savez ce que c’est : le droit reste le droit. Et celui qui a failli aux dix commandements, ne fût-ce qu’une seule fois, s’attire la condamnation ! Dieu est juste. » — Je vis mon respectable interlocuteur dresser l’oreille, comme si une lueur pointait dans son esprit. Et, devant son silence perplexe je poursuivis : « Mon cher Monsieur, cela signifie que vous allez au-devant de votre condam­nation conformément au droit de Dieu ! »

Il eut un bref éclat de rire et me rétorqua : « Tiens !... Et vous donc?

**14 UN CHANT DANS LE CHAOS**

* Moi? — j’ai déjà été condamné, j’ai passé en jugement.
* Quoi? — s’écria-t-il stupéfait — déjà passé en jugement? Et vous avez été acquitté?
* Non! Condamné à mort. J’ai accepté le verdict et me suis incliné devant lui. Je pouvais le faire, car il y avait là un répondant qui payait pour moi et qui subit la peine de mort... à ma place.
* Un répondant? Mais qui donc?
* Jésus... à Golgotha! Et voilà: ou bien vous accepterez, vous aussi, le verdict capital de Dieu et vous vous en remettrez à ce répondant; ou bien... votre sort est tel que je ne voudrais pas me trouver dans votre peau. Avez-vous bien compris?

— Oui... il me semble voir, comme de très loin, quelque chose qui s’éclaire...

— Bon, tenez-vôus-y donc ! »

*Par une sombre nuit*

Etrange est le silence qui peut régner à 2 heures de la nuit dans les rues d’une grande ville après le bruit qui les a remplies durant la journée ! Les maisons se dressent noires et silencieuses. Seule, la clarté trouble des réverbères perce l’obscurité et le brouillard.

Grelottant de froid, je m’engage dans une rue latérale où se trouve l’hôpital. On vient de m’y appeler par téléphone au chevet d’un mourant qui réclamait le pasteur.

Il y a de la lumière à une fenêtre d’une des maisons que je longe. On entend des voix qui se querellent. Leurs éclats troublent la paix nocturne. Quel peut bien être l’objet futile de cette dispute... pendant qu’un peu plus loin, à l’hôpital, une âme se dispose à entrer dans l’éternité...?

Chose étonnante, moi qui aurais lieu d’être fami­liarisé avec la mort depuis le temps que j’y assiste sur les champs de bataille et dans les hôpitaux, je suis toujours aussi bouleversé d’en être le témoin

**l6 UN CHANT DANS LE CHAOS**

au moment où le Dieu vivant rappelle à lui un enfant des hommes.

Je presse le pas et ne tarde pas à franchir l’entrée du grand édifice tandis que le portier, qui guettait mon arrivée, m’indique la direction à prendre.

Dans la chambre du mourant, je trouve couché dans son lit un homme encore jeune. Sa femme est assise à son chevet. Elle contient mal son émotion et, dès qu’elle m’aperçoit, se précipite vers moi en disant : « Oh ! Monsieur le pasteur, donnez vite la sainte cène à mon mari ! »

Je considère celui-ci. La mort a déjà altéré ses traits. Il ne remarque pas ma présence... Non! je ne vais pas tourmenter cet homme en lui imposant la communion. Mais je suis convaincu, par contre, que ceux qui sont sur le point de mourir saisissent encore nos paroles quand bien même ils n’en donnent plus aucun signe extérieur. C’est pourquoi je vais accom­pagner celui-ci de ma prière et d’invocations de grâce durant son passage dans l’éternité.

L’épouse, cependant, me retient par la main en répétant: «Vite!... Monsieur le pasteur! Donnez la sainte cène à mon mari ! »

Je l’écarte doucement. Son agitation a quelque chose d’oppressant. Puis je me penche sur le malade et je prononce très lentement la parole biblique : « Le

**PAR UNE SOMBRE NUIT 17**

sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché... » Alors les yeux de l’homme s’ouvrent peu à peu et leur regard se pose sur moi, tandis que la femme me saisit de nouveau le bras et me répète son injonction obsédante. Il faut qu’elle quitte la pièce ! Je l’emmène jusqu’au corridor et m’efforce de lui faire comprendre l’inanité de sa demande: «Voyez-vous, lui dis-je, votre mari est déjà beaucoup trop bas. La sainte cène ne ferait que le tourmenter. »

Là-dessus, elle sanglote : « Mais il faut pourtant qu’il soit sauvé ! »

Que répondre à cela? « Femme, lui dis-je d’une voix altérée, croyez-vous donc qu’une cérémonie exté­rieure ait le pouvoir de le soustraire au jugement de Dieu? Si votre mari reconnaît le Seigneur Jésus-Christ pour son Sauveur et s’il croit en lui, alors il est sauvé, qu’il ait ou non pris la communion en ce moment. Et sinon... alors la communion ne peut lui être d’aucun secours ! »

M^is elle ne lâche pas prise et me dit à quel point son mari lui-même tenait à cette célébration de la cène, elle insiste...

Hélas! — J’étais alors jeune débutant dans le ministère pastoral. Personne, à l’université, ne m’avait préparé à résoudre un cas semblable. Désemparé, ne sachant quel parti prendre, je cédai.

**2**

**l8 UN CHANT DANS LE CHAOS**

Nous rentrâmes donc dans la chambre et je me mis à préparer le pain et la coupe de communion. L’homme, tiré de sa somnolence par nos mouvements, reposait dans le calme et, à ce qu’il me sembla, recueilli et attentif à ce qui se passait.

« Ceci est mon sang, le sang de l’alliance, qui est répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés... » En cette heure de la nuit, au milieu d’un calme infini, ces puissantes paroles semblaient dresser là le rocher du salut éternel.

Un infirmier priait à l’écart. Je le savais homme de foi et chrétien dans son cœur.

Lorsque nous eûmes fini, l’homme retomba, satis­fait, sur ses oreillers et je quittai la chambre en compa­gnie de l’infirmier, laissant les époux en présence, seuls et à leurs adieux:

Mais je ne pus aller bien loin, car mon compagnon s’était mis à causer et je m’entretins volontiers avec lui. Et puis... un vague pressentiment m’avertissait que tout n’était pas encore fini.

Une demi-heure s’écoula. Tout était tranquille. Puis je dis :

«Allons voir où en est notre malade», et j’ouvris la porte de la chambre.

Nous nous arrêtâmes sur le seuil, stupéfaits du spectacle qui s’offrait à nous : assis droit dans son lit,

**PAR UNE SOMBRE NUIT**

**19**

l’homme s’adressait à nous en s’écriant: «J’ai franchi la montagne! Je vais mieux!» Tandis que, riant et pleurant à la fois, il étreignait sa femme dans ses bras.

.Dirai-je notre étonnement?... Et pourquoi, après tout, une chose semblable n’arriverait-elle pas? Combien de gens courent les rues, que leurs médecins avaient désespéré de guérir et abandonnés à leur sort ! Enfin l’allégresse de ces deux êtres était contagieuse, on se sentait forcé d’y participer.

Je pris dans la mienne la main du malade et lui dis :

« Que je suis heureux d’être le témoin de ce qui vous arrive ! » Puis, fortement saisi par ce renversement des choses, j’ajoutai ces quelques mots:

« Cher ami, c’est le Seigneur Jésus-Christ qui est venu à vous tandis que vous vous trouviez aux portes de l’éternité et qui vous a apporté sa grâce. Ne vous séparez plus de ce Sauveur désormais ! »

Alors un rictus atroce défigura tout à coup les traits de l’homme, comme si le feu de l’enfer projetait sur eux son reflet. Il ricana : « Haha ! je n’ai plus besoin de tout cela, puisque je vis de nouveau ! »

Je me tenais là, bouleversé. Les mots s’étranglaient dans ma gorge. Et je n’avais pas fait encore un seul mouvement que, soudain, l’homme portait la main à son cœur et s’affaissait lentement. Il était mort.

... Et je m’enfuis dans la nuit...

*Lutte entre la vie et la mort*

Je suis lentement le long corridor clair du vaste hôpital dont je suis l’aumônier. Au moment où j’arrive devant la salle d’opération, la porte s’ouvre et j’aper­çois des infirmières et des médecins qui se penchent sur une forme enveloppée de blanc. Au même instant, le professeur sort de la pièce. Son visage est comme affaissé. J’ai rarement vu un homme dans un tel état d’épuisement. II m’adresse un léger salut, et passe. Une infirmière le suit de près. Elle me reconnaît et s’approche.

«Une grave opération?», lui dis-je.

Elle acquiesce.

« Réussie ?

— Le plus pénible semble passé, répond-elle en haussant les épaules. Un père de cinq enfants. Espé­rons que nous l’arracherons à la mort. »

Ce mot : « La mort ! La mort ! », continue de réson­ner en moi tandis que je m’éloigne.

22

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

Ne lutté-je pas, de mon côté, contre une mort bien plus redoutable que celle avec laquelle le professeur est aux prises ? Certes, il est terrible pour le corps de mourir. Mais combien plus épouvantable c’est pour l’âme lorsqu’il lui arrive à elle de périr, qu’elle ne réagit plus à l’appel de Dieu, qu’elle ne ressent plus l’inquiétude de la conscience et que la capacité de prier l’a abandonnée.

J’arrête mes pas devant une porte blanche. C’est derrière elle, dans une grande salle, que celui pour lequel je lutte est couché. La première fois que je me suis approché de son lit, le vieux bonhomme s’est mis à rire. Puis il s’est emporté, réclamant qu’on le laissât en paix avec ces « rengaines ». Je le laissai parler jusqu’au bout et, quand il eut fini, je lui dis cette parole:

«Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. »

Il me répondit par un nouvel éclat de rire reten­tissant et, comme je me levais pour me retirer, me lança encore cette boutade douteuse : « Dites-lui donc, à votre Jésus-ChristJ de m’apporter quelques ciga­rettes ! »

Quelques semaines s’écoulèrent. Je ne lâchais pas prise. Je revenais constamment au chevet de ce malade pour y entendre chaque fois, répétées à satiété, les

**LUTTE ENTRE LA VIE ET LA MORT**

**23**

mêmes insanités. Et, chaque fois aussi, je lui adressais une parole de Jésus qu’il écartait en faisant de la main le geste de balayer sa couverture.

Mais voici quelques jours qu’il apparaît tout changé. Son accueil est aimable. J’approche une chaise de son lit. Il ne prononce pas un mot. Je tire lentement de ma poche mon Testament et me mets à lire:

« Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés... »

Je m’en tiens là, ne me risquant pas encore à ajouter quelque chose. Il acquiesce en silence et je m’en vais en continuant de me taire, mais non sans lui donner encore un long regard...

... Une fois de plus je suis revenu. Devant la porte je me dis tout bas : « Espérons que nous l’arracherons à la mort. »

Le lit est vide. « Il est décédé hier », m’annoncent les autres malades...

*Les désenchantés*

« Ah !... laissez-moi donc tranquille! », dit le malade avec humeur en se tournant vers la paroi. Des autres lits, des regards indifférents se tournent vers moi. Eh oui!... la fonction d’aumônier d’hôpital n’est pas un jeu d’enfant!

Mais en voici pourtant un qui prend la parole et qui semble saisir ce qui se passe en un tel moment dans le cœur d’un pasteur : « Voyez-vous, m’explique- t-il, tâchez de comprendre... On nous en a tant raconté, toutes ces dernières années... Et nous avons tout cru. On n’est plus que des imbéciles. Alors le mieux, c’est de ne plus rien croire du tout. »

Et les autres d’acquiescer.

Bien sûr, je ne comprends que trop bien. Et je vois en esprit la multitude immense d’êtres humains qui .«crurent» une fois aveuglément à des chefs, à la bonté des hommes, à la victoire... Terrible est la faillite de leur foi. Que leur reste-t-il à faire, sinon se livrer désormais à un nihilisme total?!

**2Ô**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

Quant aux autres, ceux qui ont « vu clair » dans la tromperie, eux aussi je les comprends. Que pouvaient- ils contre la stupidité et la méchanceté qu’ils décou­vraient ?

Je sens toujours peser sur moi les regards de ces malades. Sans doute sentent-ils que ce pasteur-là, lui non plus, n’a plus rien à dire et qu’il cherche à s’en tirer par une retraite honorable... Mais peut-être aussi l’espoir sommeille-t-il au fond de leurs cœurs que ce pasteur-là pourrait, lui, leur indiquer un chemin nouveau. Oui, voilà ce qu’il me faut tenter de faire!

« Est-ce que vous me permettez de vous raconter une petite histoire?», leur demandai-je. Ils sont aussitôt d’accord, tous, même celui qui m’avait mal accueilli et qui se retourne de mon côté.

« C’est un souvenir qui date de l’année 1925. J’étais pasteur d’un immense district minier. Il régnait dans cette masse immense de pauvres gens une sourde haine contre l’Eglise et les pasteurs. Comme ils ne se rendaient pas à l’église pour m’y entendre, c’est moi qui allai vers eux, de maison en maison, pour les trouver. Ce fut partout la même chose: dès que je m’étais présenté comme le pasteur évangélique, on me claquait la porte au nez. Mais chaque fois j’avan­çais promptement le pied pour la retenir et je conti­nuais de parler; Bref, je ne m’ennuyais pas !

**LES DÉSENCHANTÉS**

**27**

» C’est ainsi que j’arrivai un jour à la rue des Sourds. Nom paradoxal s’il en fut ! Elle était connue en effet pour être le rendez-vous des plus fieffés « bagarreurs » du district. Je frappe à une porte et une voix d’homme me crie d’entrer. J’ouvre et me trouve dans une proprette chambre-cuisine qu’un jeune homme est en train d’arpenter d’un pas agité.

»« Qu’est-ce que c’est? me crie-t-il.

» — Je suis le pasteur évangéliçfue et je tenais à vous rendre visite une fois. »

» Il me regarde d’un air presque effaré. Puis il éclate: « Quoi?... Un pasteur? Il ne me manquait plus que ça ! Filez ! »

»Je me mets à rire: «Jeune homme, lui dis-je, qu’est-ce qui vous agite ainsi? Je ne vous ai pourtant rien volé’, que je sache!»

» Mais lui de se boucher les oreilles : « Je ne veux rien entendre! J’ai fini de croire en l’humanité.

» — Alors, m’écrié-je, nous sommes du même côté. Moi aussi, j’ai fini d’y croire!»

» Il me regarde d’un air ébahi : « Hein?... Mais vous, comme pasteur, vous êtes bien forcé de maintenir la foi dans l’humanité!

»— Ah! oui? J’y suis bien forcé? Je ne puis que vous assurer d’une chose, c’est que cette foi s’en est allée de moi par lambeaux. J’ai été à la guerre, comme

28

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

soldat, puis comme officier. C’est là que j’ai appris à connaître les hommes. Rien que l’envie partout! Tous jaloux les uns des autres. Et l’obscénité! Du matin au soir, le seul et unique sujet des propos qu’on entend. Et la brutalité! Non! La foi en l’humanité, j’en ai assez! »

» Il n’en revient pas. Il secoue la tête : « Mais quand même, ça m’étonne... puisque vous êtes pasteur.

»— Oh!... Je suis encore plus radical que vous, ajoutai-je encore pour finir de l’ébranler. Vous êtes convaincu que l’humanité n’est bonne à rien, mais que, vous seul, vous êtes bon à quelque chose, que vous êtes seul à trancher de façon éclatante sur la masse obscure des hommes. Qu’est-ce qui vous donne le droit d’en être convaincu? Pour moi, j’en suis arrivé à avoir perdu la foi en moi-même. Je dis avec l’apôtre Paul : Je sais qu’il n’y a rien de bon en moi. J’ai bien la volonté, certes, mais je suis incapable par moi- même d’aucun bien. »

» Il n’arrête pas de secouer la tête et finit par dire d’un ton bourru: «Bon!... mais alors, j’aimerais bien savoir pourquoi, dans ce cas, vous êtes encore pasteur. » » — Eh bien ! je vais vous le dire. C’est que, voyez-vous, j’ai trouvé une foi nouvelle et que rien ne. peut me détruire. C’est une foi qui subsiste alors même que

**LES DÉSENCHANTÉS**

29

le monde entier tomberait en ruines. La mort elle- même ne peut rien contre elle. »

» Je sens que son attention est extrême : « Alors je voudrais bien savoir, moi, dit-il, de quelle foi vous parlez.

».— Oh! je veux bien volontiers vous le dire: elle consiste à croire de tout son cœur en Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur du monde.

» — Mais c’est le vieux christianisme, ça ! s’écrie- t-il en se prenant la tête. Il y a longtemps, à mon avis, qu’il est au bout du rouleau ! »

» Je me remets à rire : « Mon pauvre homme ! Insensé que vous êtes! Cela ne fera que commencer quand les hommes, eux, seront au bout du rouleau de tous leurs. « ersatz » stupides de croyance ! »

» Là-dessus, nous prenons chacun une chaise, nous nous asseyons, et je commence à lui parler du Sauveur qui nous a révélé Dieu, qui nous a réconciliés avec Dieu, qui nous aime d’un amour ineffable et qui est venu afin que nous ayons la vie et la plénitude. »

Les malades de la salle d’hôpital avaient écouté mon récit avec attention. Comprirent-ils jusqu’à un certain point que l’Evangile de Jésus comporte la seule chance de salut offerte à une époque qui a tout, réellement tout perdu?

*« Il y manquait Vaffection... »*

Une sombre bâtisse de briques rouges dans une rue bruyante. C’est là que la grande ville abrite ceux de ses vieillards qui ne bénéficient d’aucune assistance.

Quelle étrange communauté, que celle de ces vieilles gens! Celui que j’ai devant moi est de haute stature et connut une fois des jours meilleurs. Nul ne sait ce qui l’a amené ici. Il passe ses journées dans la solitude et son séjour actuel ne l’empêche pas d’opposer à ses compagnons de misère une attitude de grande distinction derrière laquelle il se retranche.

... Et cette petite vieille, là-bas. On croit entendre un roman captivant lorsqu’elle raconte l’histoire de sa vie.

... Cet autre, plus loin, fut maître tailleur de son état. Il n’a rien sauvé de son opulence passée qu’une redingote noire qu’il ne cesse de coudre et de repasser afin de pouvoir l’arborer le dimanche, toujours remise à neuf.

**32**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

... Et celui-ci encore, qui retenait chaque fois mon attention par l’étrange expression de tristesse dont son visage était empreint. Il me raconta un jour sa simple histoire. Sa vie n’avait été que peine et labeur. Sa femme était morte, sa fille mariée. « Ne vient-elle pas de temps en temps vous rendre visite, votre fille? — Oh! non, m’avoua-t-il..., ils ne m’aiment pas! »

Je le trouvai un jour vêtu d’un gilet de laine neuf: « Voilà qui doit vous tenir bon chaud ! m’exclamai-je, de qui l’avez-vous reçu?

* De ma fille.
* Ah! elle vous a envoyé un paquet? C’est gentil de sa part.

— Oui, reprit-il, sans doute, elle prend soin de moi, c’est bien nécessaire... je ne peux pas me plaindre... Il y avait toute sorte de belles choses dans son paquet, mais... »

Je l’interrompis: «Cela me fait plaisir pour vous... et il n’y a pas de mais, voyons ! »

Comme il faisait mine de s’éloigner, je le retins: «Alors... dites-moi ce que vous lui trouvez à redire, à ce paquet de votre fille. »

Il posa sur moi un regard infiniment amer et triste, et dit : « Elle n’y avait pas mis d’affection ! »

Et soudain, je compris ce vieillard ; et plus encore : je compris pourquoi tant de ces vieilles gens ici

**IL Y MANQUAIT L’AFFECTION** 33

rassemblés ont sur le visage une telle expression d’amertume. Certes, ils trouvent dans cette maison un logis, un couvert, le vêtement. Certes, ils y sont à l’abri. Mais... l’affection n’y est pas! Cette parole m’obsédait tandis que je m’en retournais. Mon chemin passait devant l’office du travail où des centaines ;

d’hommes se pressaient, attendant leur tour de faire viser leur carte. Pourquoi cette irritation dans tous leurs regards? Cette tristesse qui émanait d’eux? Pourquoi? Ne reconnaissaient-ils pas l’effort que la société et l’Etat faisaient pour leur aider le plus pos­sible? Celui que j’aperçois au guichet touche préci­sément un peu d’argent. Pas une grande somme, bien sûr... Mais pourquoi semble-t-il si plein de rancœur?

Ce fut alors comme si je les entendais tous, ces hommes blafards aux yeux douloureux et aux cœurs oppressés, crier ces mêmes mots : « C’est l’affection qui y manque ! »

Je sais qu’il ne s’agit plus là d’une question politique ni économique. Ce grief adressé à l’ordre social est du domaine du cœur : il y manque l’amour. On a assimilé les hommes de ce xxe siècle à des pièces détachées de machines, à des numéros dont on se sert ou qu’on rejette à discrétion.

Poursuivant ma route, je passai devant une auberge où les buveurs étaient massés dans un air appesanti

**3**

**34**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

par les fumées du tabac et de l’alcool. Ceux-là, au moins, possèdent un logis à eux, un chez-soi, une femme qui les y attend, des enfants!... Pourquoi est-ce ici qu’on les trouve, et non chez eux ? « Il y manque l’affection ! » Que de fois c’est cela qu’on entend dire à ceux qui ont sombré dans la boisson!

« L’affection nous a manqué ! », murmurent ces femmes au teint blême, ces mères marquées par le chagrin et qui furent un jour, lorsqu’elles se marièrent, de joyeuses jeunes filles. N’ont-elles donc pas trouvé de bonheur à leur foyer?

« L’affection nous a manqué ! », semblent clamer aussi les tombes de tous ceux dont les journaux nous annoncent le suicide et qu’un même désespoir poussa à fuir hors de ce monde... de ce monde qui peut aussi, par ailleurs, être si riche en beauté !

O créature de Dieu! C’est de toi qu’a besoin le monde dans lequel tu te trouves, pas de tes discours, ni de tes indignations morales ou autres manifestations vertueuses et qui ne te coûtent guère.

O chrétien... c’est de ton amour chrétien qu’a besoin le monde présent!

*L'appel*

C’était soir de réunion pour les hommes. J’avais autour de moi quelque 35 mineurs. L’entretien était fort animé. On me posait toutes les questions possibles et imaginables. « Monsieur le pasteur, disait l’un, vous dites que Dieu est tout-puissant. Et moi je vous demande ceci: Dieu pourrait-il créer un rocher si gros que lui-même ne pourrait pas le soulever? »

Je n’avais pas eu le temps de répondre qu’un autre m’interpellait : « Pourquoi Dieu a-t-il créé les hommes ? Lui qui sait toutes choses, il devait pourtant savoir que les hommes font tout de travers... »

Puis un troisième me demanda : « Il est écrit dans la Bible que le premier couple humain eut deux fils. L’un tua l’autre et se retira dans un pays étranger où il prit femme. D’où venait-elle, cette femme? »

C’est ainsi qu’ils me bombardaient à l’envi de leurs questions. Et à peine m’apprêtais-je à répondre à l’une d’elles que, loin de m’écouter, ils m’en posaient d’autres.

**36 UN CHANT DANS TE CHAOS**

Mais voilà qu’un vieux, le père B., demanda la parole. C’était le doyen de notre groupe. Je le connais­sais bien. Nous avions vécu ensemble des heures terribles lorsque, sa conscience s’étant éveillée, il était assis près de moi, la figure inondée de larmes et balbutiant désespérément : « Je suis perdu ! Je suis perdu ! J’ai offensé Dieu ! » Et la grâce du Seigneur avait illuminé sa vie et il s’était laissé sans réserve pénétrer de ses rayons. Il était devenu, depuis lors, un homme très tranquille qui assistait à nos réunions en témoin silencieux mais attentif. Aussi son inter­vention surprit-elle chacun.

« Toutes ces questions que vous posez là, dit-il, c’est des sornettes. C’est avec ça que j’endormais ma conscience autrefois, moi aussi, au temps où je désertais la cause du Dieu vivant. Mais... » — Il s’interrompit un instant, plongé dans ses pensées et poursuivit enfin en se passant la main sur le front: «Je veux vous raconter une histoire. » Ses auditeurs étaient tout oreilles. Le vieil homme parlait peu à l’ordinaire et il était surtout rare qu’il gardât la parole si longtemps. Voici le récit qu’il nous fit:

« Je suis originaire de la Prusse orientale. Mon père y cultivait un petit bien. Mais il n’y avait pas d’avenir pour moi à la maison. C’est alors que des gens s’en vinrent raconter chez nous que la prospérité régnait

l’appel

**37**

dans la Ruhr, à tel point qu’on y ramassait l’argent dans les rues et qu’on n’avait que la peine de se baisser pour en avoir.

» Je me mis donc en route. Mais ce que j’y trouvai, dans la Ruhr, ce ne fut que déception. Là comme ailleurs, on ne trouvait dans les rues que de la crotte. Je tombai dans une complète misère. Sans un sou et sans travail, je finis par aboutir dans un quartier mal famé où des mendiants préparaient un cambriolage et me persuadèrent de me joindre à eux. Je sentais bien quelque chose en moi qui protestait contre cette idée... Mais que me restait-il d’autre à faire?

» C’est ainsi que j’errais un soir, accablé, par les rues de Bochum. La foule m’entourait. Les magasins étaient brillamment illuminés. Partout l’animation, le bruit et la hâte. Personne ne me prêtait la moindre attention. Désespéré, je passais parmi les gens et la faim me tenaillait. Si je ne rencontrais pas à présent de secours, je n’avais plus qu’à m’engager dans le mauvais chemin.

» Et voilà, tout d’un coup, que je m’entends appeler par mon nom: Henri! J’allais me retourner, lorsque la pensée me vint que nul ne me connaissait dans cette ville. Qui donc s’y aviserait de m’interpeller ! Il devait y avoir encore bien d’autres Henri à Bochum...

»Je poursuivis mon chemin. Et pour la seconde

**38**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

fois on cria mon nom. Mais à quoi bon me retourner ! Il ne pouvait s’agir de moi.

» Une troisième fois enfin, une voix cria : Henri ! Elle m’appelait si fort qu’elle dominait les rumeurs de la grande ville. Cette fois alors, je tournai la tête. J’aperçus le conducteur d’un char de brasseur dont l’attelage était sur le point de quitter la grande artère où il roulait pour s’engager dans une rue latérale. Cet homme me faisait des signes avec son fouet et ses yeux étaient fixés sur moi. Je le reconnus aussitôt. Nous avions été camarades d’école et il avait quitté la Prusse orientale depuis longtemps déjà pour s’éta­blir dans la Ruhr.

» Je courus vers lui. « Viens sur le siège, à côté de moi, me cria-frîE Je ne peux pas arrêter mon char ici, en pleine circulation. » Lorsque je fus assis, il com­mença par me faire des reproches : « Je t’ai appelé de toutes mes forces! Pourquoi est-ce que tu ne te retournais pas? Quelques secondes de plus et je quittais cette rue. On ne se serait sans doute plus jamais rencontrés... Mais raconte un peu, maintenant. Comment vas-tu?»

» Je lui dis tout, ma misère, les tentations que j’avais eues et le peu qu’il s’en était fallu que je ne devinsse un voleur. Mon vieux camarade fut ému de pitié en écoutant ma confession. Il m’emmena chez lui, il me

l’appel

39

donna à manger, me fournit des habits, me procura du travail. Bref, c’est à lui que je dois de n’avoir pas sombré.

» Et maintenant, écoutez-moi bien!...»

Sa voix avait pris quelque chose de solennel et c’est gravement qu’il poursuivit : « Avez-vous compris que c’est ma vie qui s’était jouée en ces quelques secondes? J’ai négligé le premier appel... Je n’ai pas répondu au second non plus. Si j’étais encore resté sourd au troisième, ma vie tout entière aurait été ravagée. Tout a dépendu de ma réponse à ce troisième appel, de l’obéissance à la voix qui criait mon nom. »

Tous l’écoutaient en retenant leur souffle. Certes, ils la saisissaient, la leçon contenue dans ce récit. Leur existence à tous, tant qu’ils étaient, côtoyait sans cesse quelque abîme. Ils savaient à quoi s’en tenir et ne comprenaient que trop le sens des paroles de leur aîné dont la voix s’élevait de nouveau, plus pressante : « Oui, tout a dépendu de ce que je ne sois pas resté sourd au troisième appel. Et il en va de même avec Dieu, j’en ai fait l’expérience. Car il m’a appelé lorsque j’ai reçu le baptême. Je ne comprenais pas encore. Puis il m’appela encore à ma confirmation, mais je ne m’en souciai guère. C’est la troisième fois que j’en saisis le sens, que je sus qu’il s’agissait à présent de répondre et que, si je m’obstinais à ignorer sa voix,

**40 UN CHANT DANS .LE CHAOS**

Dieu m’abandonnerait à ma route et ne se ferait plus jamais entendre à moi. Alors voilà, je me suis tourné vers lui.

» Et c’est cela justement que je voulais vous dire: ce n’est pas toutes ces questions qui comptent, toutes ces balivernes que vous demandez, toutes ces inter­rogations stupides à propos de tout et de rien. Ce qui compte, c’est de savoir si vous voulez, oui ou non, entendre l’appel de Dieu et le suivre ! »

Le vieillard s’était rassis. Un profond silence régnait dans la salle. Puis nous chantâmes ensemble et chacun rentra chez soi, plongé dans ses pensées.

*Profession de foi apostolique dans une cour
de fabrique*

Quand mon ami Hans vous serre la main, on sait à la fois ce qu’est une poignée de main et quel est l’homme qui en donne de semblables.

Hans dit parfois, et avec une certaine insistance: «Je ne suis qu’un simple ouvrier ! » Mais moi, pour ma part, je souhaiterais volontiers à tous les gens « cultivés » un regard comme le sien et une liberté intérieure aussi grande.

Hans est très près de mon cœur. Chaque dimanche matin il vient avant l’heure du culte passer, avec quelques autres hommes, un instant dans la sacristie. Nous y invoquons alors ensemble notre Père céleste et lui demandons de donner à sa Parole toute sa puissance durant le service divin qui va suivre.

Mais, cher lecteur, je me doute de ton impatience. Car ce n’est pas de faire la connaissance de mon ami Hans que tu te préoccupes, mais d’apprendre l’épisode

42 **UN CHANT DANS LÉ CHAOS**

qui se déroula une fois dans une cour des usines Krupp.

«Une fois...», c’était en 1934, à l’époque où les campagnes de propagande en faveur d’une religion germanique foisonnaient en Allemagne comme l’herbe après la pluie. Professeurs et gouverneurs régionaux, femmes de généraux et chefs de jeunesses hitlériennes rivalisaient alors de zèle pour prôner leurs idées abstruses et pour les prêcher 'comme enseignement d’une religion nordique... Une chose en tout cas semblait évidente: le christianisme était aboli.

Une fois donc il arriva, pendant un moment d’in­terruption du travail, que Hans se trouvait dans la cour de l’usine avec une troupe nombreuse d’ouvriers. Les conversations allaient bon train et ne tardèrent pas longtemps à s’orienter sur la question religieuse.

Il y en avait un notamment, parmi ces hommes, qui se prenait prodigieusement au sérieux. Il palabrait, il pérorait et ne manqua pas non plus de déverser sa moquerie sur leur camarade Hans qui s’obstinait «encore toujours» à fréquenter l’église. Mais tout cela allait bientôt prendre fin...

Hans lui répondit de son mieux. La discussion s’échauffait. Toujours plus nombreux, les auditeurs se pressaient autour des deux antagonistes.

Hans dit alors : « J’ai l’impression que nous parlons,

**PROFESSION DE FOI APOSTOLIQUE**

**43**

tous les deux, à côté du sujet. Il faudrait tout d’abord que chacun de nous dise une bonne fois clairement ce qu’il croit en définitive. Ainsi nos points de vue seront nettement établis. Si tu veux, je commencerai et ensuite ce sera ton tour de formuler ta croyance. Puis, à haute et intelligible voix, Hans proclama : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, fils unique de Dieu... »

Il s’était fait un grand silence. Ce credo, si souvent prononcé dans l’enceinte de l’église, ne l’avait jamais été encore dans cette cour encadrée d’usines et devant ces ouvriers incultes en tenue de travail.

Et Hans poursuivait, sans en rien omettre, sa pro­fession de foi: ...rémission des péchés, résurrection de la chair et la vie éternelle. Amen! — Voilà, j’ai terminé. A toi maintenant de faire ta déclaration.

Et l’autre se mit à bégayer : « Ecoute... n’est-ce pas...

il faut bien dire... »

Mais Hans, d’un ton glacial, de l’interrompre: « Non ! Il n’y a pas d’« écoute-n’est-ce-pas » qui tienne. Dis-nous en quoi tu crois. »

Et son camarade: «Eh bien!... pour ce qui est du christianisme... il faut reconnaître... ça ne prend plus...»

Le poussant dans ses retranchements, Hans reprend, inexorable: «On ne te demande pas de dire ce qui est mal fait dans le christianisme. On sait bien que tu

**44**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

es contre, on l’a compris. Ce qu’il faut que tu nous dises, c’est en quoi tu as foi. Dis-le catégoriquement, allons, vas-y ! »

Tout autour, les hommes retenaient leur souffle et suivaient avidement le débat. Puis quelques voix encou­rageantes s’élevèrent : «Allez! Karl!... dis-le donc ! »

Mais Karl se tenait là, la figure empourprée, acculé. Enfin il éclate: « En quoi je crois?... En quoi je crois! Ce n’est pas encore tout à fait au point... tu com­prends... Ils y travaillent encore... à Berlin!!...»

Un éclat de rire général accueillit ces paroles, tandis que le pauvre diable criait encore avec colère, cher­chant à dominer le bruit et les rires : « Quand ce sera au point, alors j’y croirai ! Vous pouvez y compter !... »

On le croyait sans peine. Nul n’en doutait plus.

... Et bien souvent je me suis dit qu’on devrait davantage s’y prendre à la manière de Hans et deman­der aux adversaires de l’Evangile d’exposer à leur tour en quoi consiste leur foi, quel en est l’objet. On s’apercevrait alors que la force dont se targuent la plupart d’entre eux n’est que négative et que, pour peu qu’on les somme dé formuler aussi quelque chose de positif, ce ne sont plus, en général, que de très, très pauvres gens.

O Hans ! S’il en tenait à moi, je t’attribuerais une chaire de théologie pratique!

*Rien quun rêve!*

Un homme fit un rêve. Il rêva qu’il était mort et qu’après un très, très long temps il se tenait debout devant le trône de Dieu.

Il regarda et comprit que c’était jour de jugement. Car il vit affluer de toutes parts une grande multitude d’hommes. A chacun son tour, ils comparaissaient. Il vit aussi des livres ouverts.

L’homme tâta sa poche de poitrine et se sentit aussitôt tranquillisé d’y sentir la présence de son portefeuille. Il en tira ses papiers et attendit.

Quand ce fut à lui de s’avancer et qu’il se trouva en face de ce regard si grave et qui le transperçait, il se sentit légèrement inquiet. Ce n’est pas ainsi qu’il s’était représenté Dieu, ni son aspect si sévère, si incorrup­tible, si réel dans sa clarté. Et, chose singulière, voilà qu’à cet instant précis surgirent dans sa mémoire les souvenirs d’une quantité de manquements qu’il avait commis dans sa vie et auxquels il n’avait jamais

**46**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

pensé auparavant. C’est ainsi, par exemple, qu’il s’avisa soudain de l’indifférence où il était demeuré à l’égard de Dieu et de son oubli total de prévenir une fois ses propres enfants de l’heure, sérieuse entre toutes, du jugement. Il se rappela...

Mais il reprit conscience du moment présent en sentant peser sur soi l’insistance impérieuse des yeux de Dieu. Il secoua son malaise, ouvrit son portefeuille et en sortit son acte de baptême qu’il tendit d’un geste assuré. Cette pièce devait suffire à le légitimer, à le blanchir, à le faire acquitter, il en était certain!

Un ange lui prit le papier des mains, le considéra un instant et le mit de côté sans prononcer une parole.

Incandescente, la clarté du regard de Dieu continuait de le fixer. Alors il frémit en comprenant tout à coup que son acte de naissance ne contenait pas sa justi­fication, mais l’aggravation de sa cause et sa mise en accusation. Car son baptême ne l’engageait-il pas à appartenir à Dieu?

Surmontant l’effroi qui s’emparait de lui, il rouvrit son portefeuille et en tira un second papier sur lequel se trouvait attesté noir sur blanc que cet homme avait reçu la confirmation de son baptême et qu’il se trou­vait, de ce fait, au nombre des bons chrétiens. C’était là un certificat de valeur et qui ne manquerait pas de le faire acquitter.

**RIEN QU’UN RÊVE**

**47**

Or il lui sembla, tandis qu’il présentait ce document, qu’une lueur de dérision passait dans la flamme du regard divin. L’ange imperturbable lui prit son papier et le mit de côté.

Dans un éclair d’épouvante, l’homme comprit alors qu’en vertu de l’acte de sa confirmation il avait promis fidélité à Jésus-Christ, qu’il avait... Oh! il se rappelait bien maintenant comme son cœur avait battu, comme sa gorge s’était serrée devant la table sainte de son petit village... Et il revoyait les larmes briller aux yeux de sa mère tandis que son père le prenait dans ses bras... Que de pensées, que de bonnes résolutions n’avait-il pas formées en ce moment!... Mais ensuite... quels dieux avait-il servis?... que d’autres dieux!...

Mais il s’arracha brusquement à cette affluence de souvenirs et, de nouveau, se ressaisit. Ouvrant une fois de plus son portefeuille, il en sortit cette fois-ci toute une liasse de papiers qu’il se mit à produire en les accompagnant d’explications volubiles : « Et ceci ! Et encore cela!... Et puis encore!... » D’un air presque avantageux il exhibait successivement les quittances de versements effectués au profit de toutes sortes de fondations, œuvres, fonds d’église et autres institu­tions. Il n’en finissait pas d’avancer les preuves de ses pieuses largesses: «et puis voici encore...».

« Voici encore... ceci! » C’était la voix puissante de

**48 UN CHANT DANS LE CHAOS**

Dieu qui l’interrompait. Une main désignait le livre que soutenait l’ange. Et l’ange lut dans le livre:

*« Premier commandement*

» Je suis le Seigneur, ton Dieu. Tu n’auras point d’autres dieux devant ma face.

» Mais cet homme, ô Seigneur, ne t’a pas honoré. C’est de l’argent qu’il faisait son dieu. Il est coupable.

*» Second commandement*

» Tu ne prendras pas en vain le nom de l’Eternel, ton Dieu.

» Cet homme n’a pas invoqué ton nom dans la prière, ni pour te louer et te rendre grâces. Il en a abusé pour jurer à la légère. Sans cesse il a proféré ton nom sans penser à ce qu’il disait. Il est coupable.

*» Troisième commandement*

» Tu sanctifieras le jour du repos \*.

» Cet homme a eu mille et mille occasions, ô Sei­gneur, d’entendre ta parole le dimanche. Il a atteint l’âge de 40 ans et tous les dimanches contenus dans la durée de sa vie font à eux seuls six aimées. Le dimanche matin, il lisait son journal. Puis il allait se promener, il mangeait bien, recevait et rendait des visites. Mais ta parole, il l’a méprisée. Il est coupable. »

***• Remarque de l'éditeur :* l’ordre dans lequel se succèdent les dix comman­dements n’est pas le même dans l’Eglise luthérienne que dans les Eglises réformées.**

**RIEN QU’UN RÊVE**

**49**

Hors de lui, l’homme poussa un cri et... se réveilla baigné de sueur. Longtemps il resta étendu, n’osant remuer, ligoté dans son épouvante.

Alors son regard tomba sur un point de sa paroi où pendait un petit écriteau jauni : le verset qu’il avait récité le jour de sa confirmation. Un obscur sentiment d’attachement au passé l’avait incité à le placer là, près de son lit. Non qu’il sût encore, d’ailleurs, ce qui s’y trouvait écrit! Car il avait pour maintes choses une mémoire d’une élasticité extraordinaire. Il y conservait des années durant certaines histoires ou plaisanteries un peu lestes sans en oublier un détail. Mais ce verset... Aussi bien ne l’avait-il, au fond, jamais compris tout à fait.

Il se leva et lut :

« Si un homme ne naît de nouveau, il ne saurait voir le Royaume de Dieu. »

Puis il revit, au-dessous de ce verset, la signature tracée d’une main tremblante par son vieux pasteur depuis longtemps disparu.

Lorsqu’il entra dans son bureau, il avait l’air un peu souffrant et quelques-uns de ses camarades en firent la remarque. Mais il s’abstint de leur répondre. Il venait de passer la nuit la plus pénible, mais aussi la plus heureuse de sa vie.

N’était-ce rien qu’un rêve?...

**4**

*Sous les roches!*

Mon ami Joseph X ne m’en voudra pas de raconter ici son histoire à l’intention du grand public. Aussi bien lui arrive-t-il à lui-même de la narrer. Il le fait d’autant plus volontiers qu’il est convaincu, tout comme moi, que ce récit contient un enseignement qui peut être d’importance pour plusieurs. Voici les faits :

Un beau matin, un homme demande à me parler. Je reconnais aussitôt en lui le mineur aux cicatrices bleues qu’il porte au visage et aux mains, traces que laissent leur travail sur ceux dont le métier est d’ex­traire le charbon des mines souterraines.

« Monsieur le pasteur, me dit-il, j’aurais quelque chose à vous raconter.

* Mais bien sûr! Allez-y, je vous écoute.
* Vous voyez, Je suis mineur. En outre, je suis chef de famille et père de trois enfants. A part cela, il n’y a pas grand-chose à ajouter sur mon compte,

52 **UN CHANT DANS LE CHAOS**

sinon que je suis un païen complet. Je ne me suis plus jamais soucié de Dieu ni de religion depuis ma confir­mation, sauf quand c’est pour jurer. Vous savez bien comme ils jurent, les mineurs. Ils jurent quand ils entrent dans la mine, ils jurent quand ils en sortent... Ah ! il me faut dire encore que j’aime bien boire un verre et m’asseoir au café.

» Voilà. Et maintenant, mon histoire :

» Donc, je travaillais un jour dans les petites galeries. Elles sont terriblement basses et très étroites. J’étais occupé là-dedans, quand tout à coup j’entends un drôle de grincement et des craquements. Assez effrayé, je regarde au-dessus de moi. Mais avant que j’aie pu me rendre compte de quoi que ce soit, la roche s’écroule sur moi. Je crie avec épouvante : « Ah ! mon Dieu!...» — puis c’est la nuit et je perds connaissance.

» Quand je reviens à moi, je suis couché dans un lit d’hôpital et couvert de pansements. Mes idées se réveillent lentement et je suis tout étonné d’être couché là. Parce que ça, c’est un accident qui est mortel dans la plupart des cas.

» Quelques jours après, mes camarades sont venus me voir à l’hôpital et ils m’ont raconté comment tout s’était passé. L’un d’eux, qui travaillait à proximité, a juste entendu mon cri ; il est sorti chercher du secours.

**SOUS LES ROCHES** 53

Alors ils m’ont déterré, grièvement blessé, mais encore vivant.

» La prochaine fois qu’ils revinrent me rendre visite, l’un d’eux me dit en riant : « Quel bel idiot tu fais ! Sais-tu ce que tu as crié au fond de ta galerie, pendant que la roche s’écroulait? «Ah! mon Dieu! », que tu as crié... Je t’ai entendu distinctement, haha! Mais ce n’est pas Dieu qui a pu te sauver. C’est nous, tes camarades, qui avons déblayé les roches et qui t’avons tiré de là ! » Et tous de rire, et moi avec eux.

» Et je m’enfonçai davantage encore dans mon impiété.

» Une fois rétabli je repris le travail. Mais en ren­trant de l’équipe du matin et après avoir mangé et m’être étendu dans mon lit, alors — eh oui! vous voyez — alors voilà qu’une drôle d’idée se met à me travailler le cerveau... »

... A ce point de son récit, l’homme s’interrompit et se plongea dans une profonde méditation.

« Et quelle était cette drôle d’idée? », lui demandai-je au bout d’un moment.

« Eh bien ! reprit-il, c’est comme ça ! Mes camarades ont tout à fait raison : c’est eux qui m’ont tiré de là. Quand l’un de nous est pris sous un éboulement comme je l’ai été, c’est presque toujours un homme mort. Et moi, je ne suis pas mort. C’est comme par

**54 UN CHANT DANS LE CHAOS**

miracle que je suis resté en vie. Alors il y a une question qui me tourmente: Qui est-ce que c’est, qui m’a conservé en vie tout ce temps, sous les roches ? »

Devant son air interrogateur, je me mets à rire:

« Mon ami », lui dis-je en lui tapant sur l’épaule, « vous le savez exactement. Allons, dites-le tranquille­ment: c’était Dieu. C’est sa main miséricordieuse qui vous a sauvé...

«... dans combien de détresses le Dieu miséricordieux n’a-t-il pas étendu ses ailes sur toi ! ? »

— Oui, murmura-t-il,, c’est bien ce que j’ai pensé aussi.

— Oui, repris-je, mais voilà... ce n’est pas tout. Croyez-vous peut-être que Dieu vous a préservé pour que vous continuiez à vivre comme par le passé ? Non ! Ce salut que vous lui devez, c’est un appel qu’il vous a adressé et qu’il est de la plus haute importance que vous entendiez!

— C’est ce que je me dis tout le temps, dit-il en se levant. Mais, je ne sais pas..., que faut-il que je fasse, maintenant? »

Alors je le lui indiquai, ce qu’il fallait qu’il fît. Nous ouvrîmes ensemble la Bible et je lui révélai Jésus.

C’est à présent un homme transformé qui poursuit sa route dans ce monde.

*«... Donne-moi un esprit nouveau
et bien disposé! »*

« Entrez ! »

Le pasteur se tourna du côté de la porte au moment où une femme imposante pénétrait dans la pièce. La visiteuse semblait en proie à une vive agitation. Aussi­tôt elle s’emporta:

« Il paraît que vous ne voulez pas confirmer ma nièce ! »

Le pasteur tenta de l’apaiser : « Eh bien ! commencez par vous asseoir. Et maintenant laissez-moi vous expliquer tout tranquillement les choses. Votre nièce, voyez-vous... enfin vous savez aussi, puisqu’elle vit complètement avec vous depuis la mort de ses parents, qu’elle est faiblement douée sous le rapport de l’in­telligence. C’est pour cela qu’elle a fréquenté l’école spéciale pour enfants arriérés. J’ai essayé de l’instruire. Mais elle n’a pas été capable de retenir un seul chant, sans parler du catéchisme. C’est pourquoi vous devez

**56 UN CHANT DANS LE CHAOS**

comprendre qu’il m’est impossible d’admettre à la confirmation une enfant aussi faible...

* Je vois ce que vous voulez dire », repartit la femme en interrompant les explications du pasteur. « Mais il faut que je vous raconte quelque chose : Dieu a usé de cette pauvre et faible enfant comme d’un instrument pour transformer toute notre maison. »

Le pasteur leva des yeux étonnés : « Comment cela s’est-il passé? demanda-t-il. .

* Je ne sais pas si vous avez connaissance de ceci: nous tenons un café. Il me faut avouer franchement qu’il régnait chez nous un esprit mauvais et... déréglé. A la mort de ma sœur, il y a une année de cela, j’ai recueilli sa fillette chez nous. La pauvre petite faisait peine à voir. Comme je ne disposais pas de beaucoup de place, je mis un lit supplémentaire dans la grande pièce où dorment les deux filles que j’emploie au café.

» Alors il se passa quelque chose d’étrange. Le premier soir, leur travail terminé, les deux servantes emmenèrent l’enfant avec elles dans leur chambre commune. Il était tard. Comme elle avait appris à le faire, la petite une fois couchée joignit ses mains et récita sa prière: «Mon Dieu, crée en moi un cœur pur et me donne un esprit nouveau et bien disposé. » C’est, le seuEverset qu’elle ait jamais retenu.

**DONNE-MOI UN ESPRIT NOUVEAU**

**57**

» Vous pouvez bien imaginer ce qui arriva : les deux filles se mirent à rire et à se moquer. Mais l’enfant ne s’en souciait pas. Puis elle s’endormit et le lende­main matin, aussitôt réveillée, elle redit sa prière, sans être troublée le moins du monde par l’hilarité des autres.

» Mais le second soir, lorsque la même scène recom­mença et que l’une des deux servantes se mit à pouffer comme la veille, l’autre lui dit avec sérieux: « Tu sais, la petite a raison. C’est ce qui nous manque à nous, un cœur pur. Oh ! mon Dieu oui, que ça me manque... Je prie avec elle ! » Ce qu’elle fit, répétant mot à mot ce que ma petite nièce avait dit : « Mon Dieu, crée en moi un cœur pur et me donne un esprit nouveau et bien disposé. »

» Trois jours après, l’autre servante priait aussi pour recevoir cet esprit nouveau. Eh bien! vous savez mieux que moi, monsieur le pasteur, que quand on demande le Saint-Esprit, il vient.

» Bref, les deux filles changèrent complètement. Je leur demandai ce qui les avait transformées ainsi. Elles me rapportèrent ce qui s’était passé et ajoutèrent pour finir : « Si l’esprit ne change pas ici, dans la maison, nous partirons. »

» Alors j’ai pris peur. Et j’ai senti qu’elles avaient raison. Et je me suis mise à prier, moi aussi. Et main­

58 **UN CHANT DANS LE CHAOS**

tenant tout est changé chez nous, absolument tout. Mon mari participe à notre culte du matin. Après l’esprit du diable, c’est le nouvel esprit de Dieu qui règne dans ma maison. Et tout cela est venu par cette enfant. »

Le pasteur avait écouté ce récit avec une profonde attention. Il était très ému.

« Merci de m’avoir expliqué, dit-il, l’enfant sera confirmée ! »

*Débora dans P abri contre les avions*

A dire le vrai, la « maman Berger » m’a toujours inspiré un peu de crainte. Car elle soupçonnait volon­tiers les pasteurs de manquer du zèle véritable que requiert la prédication du Royaume de Dieu. Je pré­sume que c’est au cours d’une longue vie qu’elle a amassé peu à peu son expérience et, comme elle n’était pas de ces gens qui vous critiquent derrière votre dos, elle me rendait visite de temps en temps pour me faire part de ses avis ou pour m’imposer quelque devoir. Cette intrusion dans mes activités ne m’était pas toujours facile à accepter. Mais il arrivait souvent aussi que je fusse forcé de lui donner raison. Et puis, lorsqu’elle priait avec vous en conclusion de l’entretien que vous aviez eu, tout semblait rentrer dans l’ordre. Ses prières étaient empreintes d’une puissance rare, car on sentait en cette femme la crainte qu’inspire la majesté de Dieu et la flamme d’un ardent amour pour le Seigneur Jésus-Christ et pour les enfants des

6o

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

hommes. Elle vous transportait en vous communi­quant le zèle qu’elle apportait à servir le Royaume et la gloire de Dieu.

C’est ainsi que je me représente Débora, femme de Lappidoth, lorsqu’elle battit les Cananéens après qu’elle eut assumé la fonction de juge en Israël. Ceux qui sont familiarisés avec la lecture de la Bible savent que son histoire est consignée au chapitre IV du Livre des Juges. Et je me sentais toujours moi-même dans le rôle de Barak, dont parle ce chapitre des Juges, et de qui la foi n’atteignait jamais tout à fait à l’intensité de celle de Débora.

Notre ville d’Essen se trouvait en proie aux terribles assauts des bombardiers alliés. Les nuits d’horreur étaient de plus en plus fréquentes, ces nuits où des êtres humains couraient, égarés, par les rues, fous de panique et cherchant un refuge contre le feu qui fon­dait sur eux. Par centaines de mille, ils s’enfuyaient à la campagne. Mais quand on insistait auprès de « maman Berger » pour qu’elle acceptât, elle aussi, de se faire évacuer, elle répondait laconiquement: « Mon devoir me retient ici. »

Et il en était ainsi, en effet. Combien de gens ont puisé de la force dans la foi de cette grande croyante, au cours de ces années d’épouvante!

Une certaine nuit, comme tant d’autres, elle était

**DÉBORA DANS L’ABRI CONTRE LES AVIONS 6l**

assise dans la cave de l’immeuble qu’elle habitait, entourée de ses voisins colocataires. C’étaient tous des gens éloignés de Dieu et qui n’avaient que railleries pour la vieille femme.

Et l’attaque commença. Ceux qui ont vécu de telles heures savent à quelle torture les nerfs sont soumis par le hurlement des bombes explosives, le sifflement des bombes incendiaires, le fracas destructeur des éclatements... Chaque minute semble durer une éter­nité. Et ces attaques, bien souvent, sont de plus de 50 minutes!

Dans l’abri, les gens criaient en se cramponnant les uns aux autres. A chaque instant l’on pouvait être soit enseveli, soit déchiqueté.

Une voix de femme s’éleva tout à coup, s’écriant: «Maman Berger! Oh!... dites une prière! »

Elle qui jusque-là était restée assise à sa place, calme et résignée, lui répondit avec véhémence : « Comment pourrais-je invoquer Dieu avec vous qui l’avez méprisé jusqu’à présent?

* Maman Berger, dites une prière! répéta la femme.
* Eh bien ! oui, je veux le faire, dit-elle, si à partir de ce jour vous décidez de chercher le Seigneur !
* Oui ! Oui ! nous le promettons ! », s’écrièrent-ils d’une seule voix de tous les coins de la cave. Celle-ci

Ô2

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

n’était plus qu’un antre d’épouvante. La lumière s’était éteinte depuis longtemps. Les murs frémissaient comme un navire pris dans la tempête. L’air était plein de l’éclatement des bombes et de la poussière des platras. On était là, en vérité, comme dans la gueule de l’enfer.

« Oui ! Nous voulons chercher Dieu ! promettaient- ils. Et nous vous accompagnerons à l’église dimanche prochain ! »

Alors la pauvre et faible vieille femme, rendue forte par sa foi et remplie par son Dieu de calme et de sérénité, se mit à prier à haute voix. Ses paroles réconfortaient ces gens. Elles appelaient la protection du Seigneur sur leur abri commun et en remettaient tous les occupants entre ses mains. Puis elle lui rendit grâces de sa présence parmi eux, implorant de toute son âme aide, force et consolation pour chacun.

L’apaisement succéda à cette fervente prière et les malheureux se sentirent gagnés par lui, par cette paix « qui surpasse tout entendement ».

Puis, enfin, l’horrible cauchemar prit fin et les uns et les autres remontèrent à leurs logis...

Et le dimanche arriva. Dès le matin, « maman Berger» alla de porte en porte, de palier en palier, rappelant la promesse faite et invitant tous ceux de la maison à l’accompagner au service divin. «Vous me

**DÉBORA DANS L’ABRI CONTRE LES AVIONS** 63 l’avez dit, que vous vouliez chercher le Seigneur. Venez avec moi maintenant, entendre sa Parole ! »

Mais, pour finir, il lui fallut se rendre seule à l’église. Ceux-ci lui fermèrent la porte au nez. Ceux-là s’excu­sèrent d’un air embarrassé en bredouillant de vagues prétextes. D’autres la chassèrent de chez eux avec un juron et les derniers, enfin, se bornèrent à se moquer d’elle...

Quinze jours passèrent jusqu’à ce qu’une nouvelle alerte se produisît. Terrés dans leur cave, le même groupe de gens écoutaient, unis dans une même épouvante, le grondement des explosions et le siffle­ment des bombes qui s’abattaient sur leur cité mou­rante. Mais cette fois-ci, ceux qui partageaient l’abri de maman Berger voulurent surmonter leur effroi. Ils avaient un peu honte de leur défaillance récente... Cependant, au bout d’une demi-heure de cette tension terrible et comme il semblait que la rage du cataclysme déchaîné ne faisait que croître encore, leur courage s’effondra. Ils se souvinrent alors de la tranquillité qui avait visité leurs cœurs pendant que leur vieille compagne priait avec force au milieu d’eux.

Or maman’Berger était de nouveau au milieu d’eux, seule, dans son coin, calme, silencieuse et plongée en elle-même.

Soudain, une bombe de gros calibre s’abattit dans

**64**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

le voisinage immédiat de la maison. Un hurlement horrible l’avait précédée... puis une seconde d’attente horrifiée... et ce fut la déflagration assourdissante et, aussitôt, la sensation d’étouffer dans la poussière du plâtre que l’ébranlement détachait des murs...

Hors de lui, un homme s’écria : « Madame Berger ! Dites une prière, vite ! » Et tous de répéter après lui : « Maman Berger, une prière ! »

Un court silence. On n’entendait que le fracas, au dehors, de l’attaque qui suivait son cours destructeur. Et la voix de maman Berger émergea des ténèbres et l’on ne savait pas, à l’entendre, si le ton en était empreint de dureté ou de tristesse : « Avec vous? Je ne peux plus prier avec vous. Vous n’avez que mépris pour mon Dieu ! »

Puis elle se tut, les laissant à leur épouvante...

Comme Débora!...

... Plus tard, maman Berger fut gravement atteinte du cancer. Elle passa un long temps sur un lit d’hôpi­tal. Puis on renvoya chez elle cette veuve d’âge avancé dont le cas était jugé désespéré.

Peu de temps après, on la rencontrait de nouveau dans la rue, vaquant, comme toujours, à ses courses auprès de ceux à qui elle apportait amour et bonté, incapable de renoncer à se consacrer aux êtres humains qu’elle avait pris à tâche de protéger et de soutenir.

**DÉBORA DANS L’ABRI CONTRE LES AVIONS** 65

Inquiets pour elle, nous la réprimandions affec­tueusement : « Maman Berger ! Malade comme vous êtes ! Quelle imprudence d’aller et venir ainsi ! Où en est votre mal? »

Elle répondait d’un geste de la main et disait avec un peu d’humeur : « Eh ! tant pis pour mon cancer ! Que voulez-vous que j’y fasse?»

C’est ainsi qu’elle demeura forte et confiante jusqu’à ce que son Seigneur l’appelât pour goûter auprès de lui le repos qu’il réserve à ses enfants. Mais nous, nous pleurâmes en elle une « mère en Israël ».

*Comment je réunis une société de jeunesse*

«... Cette après-midi, notre nouveau suffragant fera une excursion en commun avec les membres de la Société de jeunesse. Rendez-vous à 14 heures à la cure. »

A l’ouïe de cette annonce faite par le pasteur après son sermon, je vis de nombreux regards se tourner de mon côté et m’examiner avec curiosité. Pour ma part, ce n’est pas sans une certaine perplexité que je parcourus des yeux la petite chapelle où le culte s’achevait en ce moment. « Comment m’y prendre, me disais-je, pour organiser une course avec ces jeunes gens? Où les mènerai-je?»

Arrivé la veille, j’étais tout nouveau venu dans cette petite localité rurale de la Westphalie et je n’avais pas pu encore prendre le moindre contact avec sa paroisse. En pleine banlieue d’une cité industrielle et ignorant même ce que l’on entendait au juste par « Société de jeunesse », je, me voyais ainsi jeté à l’eau

**68**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

et me demandais, sans trop m’avouer mon inquiétude, comment j’allais m’en tirer.

Ce fut pire encore que je ne m’y attendais. Dix minutes avant l’heure fixée, j’étais à pied d’œuvre, face à la cure et considérant avec espoir la grand-route dont le ruban fuyait au loin sous le soleil brûlant. Cinq minutes passèrent, puis dix. Personne à l’hori­zon... Mais non! Voici enfin un jeune homme qui s’amène. Je l’aborde aimablement et me dispose à le consulter sur la meilleure manière d’arranger notre expédition. O surprise! O déception! Mon gaillard ignore mes avances, se dirige d’un pas assuré vers l’auberge située de l’autre côté de la route et disparaît à mes yeux.

Rendu à ma solitude, je sentis se réveiller dans mon dos la douleur de ma blessure de guerre. Il en était toujours ainsi quand je me tenais longtemps debout. La souffrance devenant de plus en plus aiguë, je m’assis dans l’herbe qui bordait la route. Un quart d’heure s’était écoulé lorsque je vis enfin s’approcher deux jeunes gens. L’un d’eux portait même un clairon dont le cuivre reluisait gaîment au soleil d’été!... Hélas! ils passèrent outre et je vis se refermer, sur eux aussi, la porte de la pinte.

Je repris mon poste solitaire d’attente. Ce n’était plus mon ignorance d’organisateur d’excursions qui

**JE RÉUNIS UNE SOCIÉTÉ DE JEUNESSE** 69 me tracassait. J’en serais bien venu à bout... si au moins quelqu’un venait au rendez-vous! Allais-je passer toute l’après-midi à me morfondre là tout seul, pour rien?

Il venait bien quelqu’un de temps en temps, des hommes d’un certain âge, des jeunes gens; mais tous ils avaient le même but: le café. Je me décidai enfin à interroger l’un d’eux sur l’objet d’un tel ras­semblement. Le gaillard se mit à rire et me répondit : «On est les pompiers!...» tandis que son camarade ajoutait : « Eh oui ! pour l’extinction des incendies intérieurs ! »

J’étais renseigné. Il semblait, en effet, que cette activité de « pompier » fût fort en faveur dans la localité, plus, en tout cas, que celle de la Société de jeunesse dont je ne voyais décidément surgir aucun représentant.

Cependant l’animation ne cessait de croître dans le café d’en face. Les clairons y jouaient avec entrain des airs de marches qui ne parvenaient pas à me rasséréner. Sur ces entrefaites, et comme pour ranimer mon courage, une fenêtre s’ouvrit, encadrant une grappe de mes vaillants pompiers qui, la chope à la main, burent gaiement à ma santé en me demandant où ma Société de jeunesse pouvait bien être restée en panne.

.ou>->

**7o**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

Hélas ! je n’en savais rien et doutais même qu’elle eût jamais existé. Quant à eux, me voyant si déconfit, ils se mirent à me prodiguer toutes sortes de condo­léances railleuses, me conseillant pour finir de venir les rejoindre dans la fraîcheur de la salle. Toutes les fenêtres étaient maintenant ouvertes et les plaisante­ries de pleuvoir sur ma tête... Je n’en menais pas large et j’avais une sourde envie de tout planter là et de rentrer chez moi.

Puis une bouffée de colère m’envahit soudain en face des figures hilares pendues aux fenêtres de ce bistrot. Il me sembla que c’était la cause même de Dieu qu’affectait l’échec de ma mission, qu’offensaient les regards de ces hommes et que je bafouerais honteu­sement en battant en retraite. « Allons ! me dis-je, puisqu’il ne vient pas de membres de la jeunesse chrétienne au rendez-vous, à moi de me mettre à leur recherche et de grouper leur équipe. »

Je me levai résolument et, dans la chaleur torride, je pris la direction de là ville. Le trafic automobile n’avait pas encore atteint alors l’intensité actuelle. Aussi la longue route fuyait-elle devant moi dans un calme et dans une solitude que rien ne troublait et qui ne lais­saient pas de rendre plus problématiques mes chances de succès.

Au bout d’un moment, j’aperçus un petit pont sur le

**JE RÉUNIS UNE SOCIETE DE JEUNESSE**

71

parapet duquel trois jeunes gens de seize ans environ s’étaient juchés, fumant force cigarettes, le verbe haut et visiblement soucieux de se poser en hommes. Je m’arrêtai auprès d’eux et leur demandai la permission de partager leur perchoir. Ils acquiescèrent et je les rejoignis d’un bond. Mes efforts d’entrée en matière n’aboutirent guère tout d’abord et l’entretien lan­guissait. Répondant toutefois à l’une de mes questions, ils m’avouèrent n’avoir pas de projet bien défini pour l’emploi de leur après-midi, et que, d’ailleurs, ils manquaient d’argent pour pouvoir s’offrir des dis­tractions intéressantes et convenant à des hommes comme eux. Bref, il était manifeste que ces garçons s’ennuyaient ferme. Aussi, avant que le silence ne se refermât sur nous, je pris mon courage à deux mains et leur proposai de m’accompagner et d’aller tous ensemble faire un. tour à la montagne.

Pas de réponse. Puis, devant mon regard interro­gateur, l’un d’eux se fit l’interprète de ses camarades en m’exprimant leur commune perplexité et... disons: leur scepticisme à l’égard d’un projet aussi éloigné de leurs aspirations du moment : « Et après ? », dit-il laconiquement et non sans une pointe d’ironie.

«Eh bien! voilà, répartis-je, on pourrait... on pour­rait y jouer à quelque chose... Tiens !... aux gendarmes et aux voleurs, par exemple... ça vous plairait? »

***-]2.* UN CHANT DANS LE CHAOS**

Je sentis aussitôt que j’avais touché juste et que le seul nom de ce jeu venait de piquer comme un aiguillon leurs fantaisies de garçons, les faisant oublier comme par magie les airs d’adultes qu’ils s’efforçaient tout à l’heure de se donner. Les mégots disparurent et les voilà déjà s’égaillant à la recherche de quelques cama­rades de renfort. Et notre troupe, tout feu et flamme, de s’enfoncer dans les bois!

Ce fut une après-midi magnifique. Et si ma blessure me tenaillait dur par moment, j’avouerai sans honte que je me cherchai alors quelques bonnes cachettes où m’allonger et, camouflé de branchages, pouvoir attendre longtemps d’être découvert... J’entendais alors tout autour de moi mes gendarmes et mes voleurs remplir de leurs appels, de leurs poursuites et de leurs luttes les échos de la montagne.

Le soleil était près de se coucher lorsque nous nous rassemblâmes à la lisière du bois pour contempler la plaine qui s’étendait devant nous et où déjà s’installait la paix du soir.

«Si nous chantions quelque chose?», dis-je à mes compagnons, non sans un peu d’appréhension. « Quel chant savez-vous ? »

« Auprès de ma blonde ! »... Nous chantâmes à pleins poumons. Puis je leur dis à mon tour que je savais un autre chant encore, et même bien plus beau que

**JE RÉUNIS UNE SOCIÉTÉ DE JEUNESSE** 73 celui-là, un chant qui commençait par : « O Jésus- Christ, roi de gloire... ».

Comme ils ne le connaissaient pas, je le leur fis entendre. Ils le trouvèrent à leur goût et consentirent à l’apprendre. Quand ils le surent bien, l’entretien s’orienta tout naturellement vers le message que j’avais à leur donner et qu’ils écoutèrent avec une attention recueillie.

Alors enfin, nous prîmes le chemin du retour, continuant de chanter, tout en marchant, tantôt « Auprès de ma blonde » et tantôt « Jésus-Christ, roi de gloire ». Dirai-je que je fus assez satisfait, à vrai dire, de parcourir la distance qui nous séparait du village sans rencontrer de témoin de cette manifesta­tion insolite de notre commune ferveur... Mes garçons respiraient le bonheur et je m’associais sans réserve à leur joyeuse humeur.

Arrivés devant la cure, l’envie me prit soudain de montrer aux hôtes de l’auberge d’en face que je l’avais bel et bien recrutée, ma Société de jeunesse. Mais je ne confiai pas à ma troupe l’impulsion secrète qui me poussait en cet instant, car — qui sait? — peut-être tel ou tel de mes jeunes amis savait-il son père attablé derrière ces murs, parmi d’autres buveurs...

Mes braves chanteurs se groupèrent donc devant le presbytère et saluèrent une dernière fois la fin du

74 **CHANT DANS LE CHAOS**

jour en entonnant à pleine voix le glorieux hymne qu’ils venaient d’apprendre. Or, à peine les premiers accents en avaient-ils retenti que les fenêtres du café s’ouvrirent toutes grandes et se garnirent en un clin d’œil de figures stupéfaites. Ils se pressaient, ces hommes, dans un silence attentif, pour écouter notre sérénade et je vis peu à peu quelque chose de solennel et d’ému se répandre sur leurs physionomies et les éclairer.

Cette journée marqua le début d’une activité féconde et bénie au sein de la jeunesse de cette paroisse et je me demande souvent aujourd’hui, lorsque je pense à mes gars, ce qu’il est advenu d’eux plus tard...

*Tout est nature!*

La cérémonie d’enterrement est terminée. Je rentre chez moi, fatigué par la chaleur de cette journée. Mon chemin passe devant l’Auberge de Jeunesse de la ville. Quelques communistes sont assis sur les degrés de pierre du perron. Naturellement que mon chapeau haut de forme leur arrache quelques quolibets. Peu importe, je ne saurais leur en vouloir. Mais comme je n’aime pas la moquerie qui s’exprime derrière mon dos, je me retourne et vais prendre place au milieu d’eux. « Il ne faudrait pas croire, leur dis-je, que je me pro­mène toujours en tube!

* Je parie que vous vous occupez aussi d’un groupe de jeunesse, me répond-on d’un air narquois.
* Eh bien, oui! repartis-je, et je vous invite cor­dialement à venir prendre part à notre soirée. Nous groupons la jeunesse chrétienne. »

Un hurlement me répondit: «Haha! répète toute la bande, la jeunesse chrétienne ! » Et l’un d’eux d’ajou­

76 **UN CHANT DANS LE CHAOS**

ter en riant: «Elle ne rime à rien, la jeunesse chré­tienne !

* Tiens, me récriai-je vivement, elle ne rime à rien du tout ? ! Tu en as de bonnes ! c’est le... Royaume de Dieu qu’elle veut ! »

J’ai dit cela d’un ton si sérieux qu’ils se laissent prendre au débat et que le chef du groupe se fait entendre pour la première fois : « Royaume de Dieu, ça n’existe pas. Il n’y a que la nature qui existe ! »

Je les considère à la ronde : « Alors vous en restez là: tout n’est que nature?

* Oui ! », crient-ils d’une seule voix et leurs yeux brillent de toute la fierté d’appartenir à ce XXe siècle éclairé.

« Bon ! poursuis-je, si vous le déclarez d’une façon aussi catégorique, il faut bien que ce soit vrai. Mais... écoutez donc: connaissez-vous aussi la loi fondamen­tale de la nature? » — Pas de réponse, mais de nom­breuses paires d’yeux me fixent attentivement. — « Je vais vous la dire : la loi fondamentale de la nature, c’est que le droit appartient au plus fort. Regardez: l’épervier dévore le faible moineau; personne ne le punit pour cet acte brutal et cruel ! Il n’est écrit nulle part que les éperviers ne sont pas autorisés à manger les moineaux... Ou bien, avez-vous lu quelque part que ça leur était interdit? » Ils se bornent à rire en secouant

**TOUT EST NATURE**

77

la tête. « Or le moineau, continuai-je, vient précisé­ment de dévorer une araignée; personne ne le punit pour cet acte brutal et cruel, car il n’est écrit nulle part qu’il soit interdit aux moineaux de manger les araignées. Quant à celle-ci, ne vient-elle pas justement de tuer une pauvre mouche sans que personne ne s’avise de la punir pour cet acte cruel et brutal? La chose lui est bel et bien permise puisqu’il n’est écrit nulle part qu’il soit interdit aux araignées de manger des mouches! Eh bien! je pourrais continuer comme cela longtemps encore, que je n’en finirais jamais. Vous conviendrez donc qu’il n’existe dans la nature qu’une seule loi: le droit appartient au plus fort. D’accord ?

* Naturellement, répond une voix; il n’y a rien à dire là-contre. Mais qu’est-ce que cela vient faire ici ?
* Je vais te le dire. Tu déclares que tout n’est que nature... donc nous aussi, en tant qu’êtres humains. Or la loi qui régit la nature proclame le droit du plus fort. Bien! Mais c’est qu’alors, dans ce cas, le capi­taliste a parfaitement le droit, étant le plus fort, de vous dévorer tout entiers, vous autres pauvres prolétaires, ou de vous saigner comme l’araignée saigne la mouche. Pourquoi vous en indignez-vous? Si nous ne sommes que nature, tout cela rentre dans l’ordre des choses ! »

***7 8* UN CHANT DANS LE CHAOS**

Le coup a porté ! Aucun d’eux ne rompt le silence. On sent distinctement ce qui se passe sous leurs fronts et qui les travaille. Une petite lumière surgit en eux et les avertit que toute cette conception du monde qu’ils se sont si bien forgée à coups de formules à l’emporte- pièce n’est pas aussi solide qu’ils ne l’avaient cru, bref : qu’il y a là quelque chose qui cloche.

L’un de ces garçons me regarde alors d’un air tout désemparé et me dit : « Mais ça ne rentre pourtant pas dans l’ordre des choses que nous autres prolétaires soyons ainsi privés de tout droit, pauvres et pareille­ment dépouillés de tout.

* Non, lui répondis-je, ce n’est pas dans l’ordre des choses. Tu as tout à fait raison et vous subissez beaucoup d’inj...
* D’injustice ! » D’une seule voix ils avaient ter­miné ma phrase.

« Exact ! répondis-je. Mais à l’instant même où vous parlez de droit et d’injustice, vous reconnaissez qu’il existe autre chose que la nature. La loi de nature ne tient compte ni de l’un, ni de l’autre. Elle ne se base que sur la distinction entre forts et faibles. En prononçant les mots de droit et d’injustice, comme vous venez de le faire avec raison, vous reconnaissez que nous, les êtres humains, nous sommes au-dessus de la nature. En prononçant ces mots, vous convenez de

**TOUT EST NATURE**

79

l’existence d’une conscience en vertu de laquelle nous
sommes capables de discerner le juste de l’injuste.
Plus encore: vous convenez de l’existence d’un Dieu
vivant. Car qui d’autre serait à même de définir le
juste et l’injuste qu’un être situé au-dessus de tous les
hommes et, par là même, impartial. Or c’est cet être
qui est Dieu. »

« Vous le voyez bien, repris-je après un moment de
silence général, vous voyez bien que vous n’avez pas
d’autre alternative: ou bien vous vous en tenez à la
vieille formule dont nous venons de découvrir la
stupidité: tout n’est que nature; et dans ce cas vous
prenez votre parti de n’être que de misérables mouches
destinées à être saignées par l’araignée du capitalisme...
ou bien vous faites état de votre droit humain et alors...
alors vous cherchez plus loin, c’est-à-dire Celui qui est
le créateur et le souverain de tous les hommes, à savoir :
le Dieu vivant, qui a dit : ceux qui me cherchent dans
leur jeune âge, me trouvent. Je vous recommande de
choisir ce chemin-là!

— Le type a raison », déclare l’un de ces jeunes gens
d’un ton pénétré, tandis que je me dispose à poursuivre
ma route et que je lève mon gibus en prenant congé
d’eux.

*Débats idéologiques autour d'un petit déjeuner*

Il pleuvait à torrents. Les montagnes du Sauerland étaient enveloppées de brouillard et leurs cimes coif­fées de nuages. Malgré cela, mes 150 rudes gars marquaient le pas derrière moi en chantant : « Pluie, vent, que nous importe!...»

C’était une troupe des plus mêlée et d’aspect plutôt sauvage. Dans les fermes isolées que nous rencontrions sur notre route, les paysans effarouchés fermaient leurs portes, s’imaginant sans doute qu’une nouvelle révolution venait d’éclater. Nous en riions entre nous. Car il n’était\*pas d’humeur plus pacifique que la nôtre.

Comment exposer en quelques mots l’origine de cette singulière randonnée? Il nous faut remonter assez loin et solliciter du lecteur un peu de patience.

C’était en 1932. Notre peuple était morcelé en un nombre insolite de partis politiques et idéologiques qui s’affrontaient avec une haine fanatique. Cependant la misère ne cessait de grandir et le nombre des gens

**6**

**82**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

sans ressources augmentait dans des proportions démesurées.

L’un d’eux se trouvait un jour assis en face de moi. Son visage exprimait le plus complet désespoir. « Voyez-vous, disait-il, si je sautais à présent dans la Ruhr, je ne laisserais aucun vide. Chacun serait con­tent que je ne sois plus là. Mon père serait débarrassé de moi, lui qui m’appelle chaque jour une bouche inutile. L’Etat ferait l’économie d’une allocation. Est-ce que vous savez ce que c’est, vous, d’être de trop partout? »

Je me mis à réfléchir et je me dis qu’il existait une condition dans laquelle on passe de longues années consacrées à se cultiver, à l’exclusion de tout rende­ment positif, et sans que pour autant vous assaille ce sentiment d’improductivité: c’est la condition d’étu­diant. Et qu’en,serait-il, me demandai-je, si je faisais des étudiants de tous ces sans-travail ? A tout le moins leur procurerais-je un secours moral!” Le remède serait insuffisant, sans doute, mais l’épaisseur des ténèbres ne doit pas nous retenir d’allumer notre petit lumignon.

Et voilà comment nous fondâmes l’« Université des Sans-travail ».

Quelle belle et joyeuse aventure! Au bout de peu de temps, ce furent 50'0 jeunes hommes pleins de zèle

**DÉBATS IDÉOLOGIQUES**

**83**

et d’ardeur qui se rassemblaient chaque matin dans les locaux du grand Home de jeunesse. On travaillait sérieusement, répartis en groupes selon les branches enseignées. Celles-ci étaient de toute sorte : les langues, les mathématiques, l’agronomie, la musique, la sténographie, l’espéranto, le judo, l’architecture, et d’autres encore... Ceux qui les professaient étaient, eux aussi, en chômage.

Qu’il faisait bon voir ces âmes prostrées reprendre vie! Le moment culminant de la semaine était la grande discussion hebdomadaire où s’affrontaient les conceptions du monde les plus diverses et à laquelle prenaient part tous les étudiants. L’assemblée y était comme galvanisée par la tension de tous les esprits. Je commençais toujours par une introduction de vingt minutes où je leur prêchais l’Evangile. Puis les débats s’ouvraient. Ces jeunes gens y participaient avec une ardeur frémissante. Il y avait là des communistes, des « SA » aux chemises brunes, des « Casques d’acier » et des socialistes de tendances variées, des nihilistes et des chrétiens, des fous et des sages, des fanatiques et des cyniques, des athées et des disciples de Jésus-Christ, des sectaires et des idéalistes.

Il arrivait parfois que la salle se transformât en un champ de combat dominé par le tumulte des idées aux prises, et je me précipitais alors entre les adversaires

**84**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

comme un dompteur de lions pour leur rappeler qu’ils étaient ici des étudiants, qu’il convenait donc qu’ils luttassent avec les armes de l’esprit et non à coups de bâtons de chaises!... Et il advenait souvent que la tempête s’apaisât dans un éclat de rire général et de la plus franche gaieté.

Mais il est un point sur lequel presque tous se rencontraient: dans les trois premières minutes de la conversation ils avaient fait table rase de l’Evangile. Il fallait bien, n’est-ce pas, que le pasteur prît aussi la parole ! N’empêche que les vieilleries qu’il vous sortait ne pouvaient plus rien signifier de sérieux!... C’était alors le tour des idéologies politiques: doctrine de Lénine, doctrine de Hitler, doctrine économique de Silvio Gesell, doctrine de Karl Marx... Et cela four­millait d’expressions techniques, de « grandes » idées, de solutions économiques à côté desquelles je faisais, moi, bien petite et sotte figure avec mon Evangile tout simple du Sauveur des pécheurs. Quel rôle pou­vait-il encore jouer au sein d’une telle réunion où chacun avait dans sa poche une recette toute prête pour libérer le monde?

Les choses en seraient restées là, sans doute, sans l’incident des petits pains. Voici ce qui se passa:

Nous décidâmes un beau jour de faire une excursion de deux jours dans le Sauerland. Le matin fixé pour

**DÉBATS IDÉOLOGIQUES** 85

le départ, le temps était des plus incertain, de sorte qu’il ne se présenta que 150 étudiants résolus à passer outre. Ce fut une randonnée inoubliable ! Je ne me rappelle pas avoir jamais vu tomber de pluie aussi tenace. Mais nous étions bel et bien décidés à pour­suivre notre plan et c’est ainsi que nous couvrîmes le trajet de Hagen à Lethmate. La merveilleuse grotte de Dechen offrait, elle au moins, un abri sec. Aussi ses étranges formations de stalactites furent-elles le seul paysage qu’il nous fut donné de contempler ce jour-là. Tout le reste disparaissait dans le brouillard et dans l’eau.

Nous atteignîmes enfin, trempés comme des bar­bets et chantant en chœur, une auberge de jeunesse. Toute personne ayant participé à une excursion de ce genre sait, dès lors, comment les choses se passent: dans une gaie cohue, les habits furent mis à sécher autour du fourneau fumant. Puis, après le goûter, nous restâmes assis confortablement et à peine fati­gués devant la cheminée. Je me disposais à leur racon­ter un voyage que j’avais fait en Amérique, lorsque apparut un garçon boulanger:

« Bien le bonjour de mon patron! nous dit-il. Il fait demander si quelqu’un de ces messieurs désire un petit pain pour demain matin. C’est quatre pour 10 pfennig. »

**86**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

Mes compagnons restèrent songeurs. Je lisais leurs pensées sur leurs fronts soucieux: 10 pfennig... c’est beaucoup d’argent pour un chômeur... ça ferait trois cigarettes... Mais ces petits pains frais, croustillants, bien sûr... Et puis, on avait du pain pour le petit déjeuner...

Il y en eut, pour finir, cinquante qui se comman­dèrent des petits pains.

Le garçon boulanger se retira et je pus commencer le récit de mon voyage. On se sentait bien. Je pus même terminer la soirée par un culte, tant l’atmosphère était cordiale.

Une fois tout le monde couché, je respirai. Le com­muniste dormait paisiblement à côté du naziste et le futur éclaireur à côté de l’homme qui s’était mis en route dans des pantalons au pli fraîchement repassé, pli qui, d’ailleurs, n’était plus à présent qu’un lointain souvenir... ]

Je gagnai donc ma chambre à mon tour et ne tardai pas à m’endormir d’un profond sommeil. Je rêvai que j’étais pris dans une émeute populaire. Les masses hurlantes déferlaient sur mon désespoir... Je me réveillai en sursaut. Il faisait jour. Je m’étais oublié... Mais... Qu’est-ce qui se passe? L’émeute populaire est-elle devenue réalité?... J’entends un déchaînement de cris, on s’empoigne férocement!...

**DÉBATS IDÉOLOGIQUES**

87

Sans prendre le temps de m’habiller je me précipite hors de ma chambre... Mes amis! Quel spectacle! C’en est fait de la douce paix de la veille et j’assiste à une mêlée générale.

Je parvins enfin, non sans peine, à me renseigner sur la cause de la bagarre: comme il était convenu, le garçon boulanger était arrivé le matin avec les deux cents petits pains commandés. Ils étaient tout frais et embaumaient délicieusement... si délicieusement que ceux d’entre mes gars qui avaient préféré réserver leurs modestes sous pour des cigarettes s’étaient rués, eux aussi, sur la savoureuse marchandise, arrachant les petits pains des mains du boulanger. Aussi plusieurs de leurs camarades qui en avaient commandé le soir avant se trouvèrent-ils les mains vides. Ils ne l’enten­dirent pas de cette oreille, on s’en doute, et voilà la guerre allumée. Et puisque aussi bien l’on en était à se battre, autant régler du même coup tous les différends qui les opposaient et vider la querelle tout entière.

Mon apparition encore un peu ensommeillée, mon intervention péremptoire et d’une résolution qui me surprenait moi-même, firent peu à peu sensation et il me fut enfin possible de me faire entendre :

«Pour commencer, ordonnai-je catégoriquement, vous allez me remettre tous les petits pains ! »

Après un léger combat intérieur de leur part et une

88 **UN CHANT DANS LE CHAOS**

bienveillante exhortation de la mienne, le monceau des miches était devant moi. Pas une ne manquait.

« Alors, demandai-je, qui est-ce qui en veut mainte­nant?» Et tous de s’annoncer. Tel un chef d’armée, je distribuai mes ordres :

« Tout d’abord, un petit pain à chacun ! Ensuite, vous irez me chercher le patron boulanger. »

On dénicha ce dernier et on l’amena tout pantois. Devant tous mes gars réunis je lui posai cette question décisive : « Etes-vous en mesure de me procurer dans l’espace d’une demi-heure quatre cents petits pains de plus ? » Il était en mesure. Loué soit le vaillant homme !

Ah! Le paisible déjeuner! Sur quoi nous consta­tâmes avec enthousiasme qu’un jour magnifique s’annonçait. Les oiseaux chantaient, le soleil brillait, les fleurs s’épanouissaient, les arbres bruissaient dou­cement, le monde entier éclatait de beauté!

Nous nous réunîmes sous un vieux tilleul pour une brève méditation. Sans doute n’y virent-ils, mes rudes gaillards, qu’une lubie de leur pasteur. Mais après tout, ce dernier, le brave homme, se donnait tant de peine! Pourquoi donc ne l’écouterait-on pas? Il n’avait rien d’un monstre...

Les bons garçons ! Ils ne se doutaient pas de ce qui les attendait !

**DÉBATS IDÉOLOGIQUES 89**

Je leur parlai de cette parole de Jésus : « Voici, toutes choses sont devenues nouvelles. »

« Mes amis, dis-je, il est un point sur lequel nous sommes tous d’accord : il faut que le monde change. Oui, il le faut! Or, depuis une demi-année j’entends à nos discussions hebdomadaires chacun de vous prôner une recette politique et économique qu’il tient toute prête dans sa poche et dont l’application appor­terait au monde sa délivrance infaillible. C’est souvent avec un grand étonnement que je vous ai écoutés for­muler ces grandes idées. Mais voilà... maintenant je dois vous avouer que je suis déçu. Vous qui croyez pouvoir affranchir le monde par vos idéologies, vous n’êtes même pas capables de vous partager en paix deux cents petits pains! Que faut-il que j’en pense? Il en était ce matin parmi nous comme il en est en grand dans le monde : il y avait des biens en suffisance. Chacun pouvait trouver de quoi se rassasier. Et au lieu de cela? La guerre, les vociférations! Ne le pre­nez pas en mauvaise part, si j’ai cessé de croire à toutes vos doctrines. Quel remède apporterez-vous, vous qui échouez si lamentablement dans de petites choses?.... »

Le silence planait sur mon jeune auditoire. En vérité, ils étaient penauds. Aucun ne se risquait à parler et je poursuivis :

**90**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

« Mais pourquoi en est-il allé ainsi ? Parce que chacun de vous ne pensait qu’à soi-même. Votre cœur mau­vais et égoïste vous a joué un tour. C’est lui qui a tout gâté... »

Je voyais à leurs figures qu’ils me donnaient raison. Mais ils continuaient de se taire.

« Vous avez toujours fait comme si la Bible n’était qu’un livre dépourvu de sens et totalement dépassé. Or, je vous le dis à présent: c’est la Bible qui a raison. Car ne dit-elle pas qu’il n’y aura rien de changé tant que vos cœurs, eux, n’auront pas changé, que vous et moi ne serons pas devenus nouveaux, que nous n’au­rons pas été délivrés de notre terrible égoïsme. »

Ce culte fut magnifique. Le vent d’été bruissait dans le tilleul et le chant des oiseaux accompagnait nos paroles, soulignant à peine le silence qui nous envi­ronnait. Mais le plus beau de tout, c’était cette assem­blée elle-même, cette réunion de jeunes hommes dans l’esprit desquels pointait le soupçon de la caducité des idéologies qui leur étaient apparues jusque-là comme des solutions de toutes les énigmes du monde.

«Mes amis, m’écriai-je gagné par l’émotion, vous êtes dans l’erreur lorsque vous prenez la Bible pour un livre dépassé. Car c’est dans ses pages qu’il nous est montré comment les cœurs peuvent devenir nouveaux. C’est dans ce livre, en effet, que nous

**DÉBATS IDÉOLOGIQUES ÇI**

découvrons l’homme, envoyé par Dieu, qui nous transforme complètement par son sang et qui nous renouvelle entièrement par son esprit... Jésus-Christ! »

L’éclat du soleil illuminait toute la nature. Tout rayonnait de sa splendeur. Mais qu’était-ce que sa lumière auprès de la magnificence du Fils de Dieu dont l’aube se levait sur ces pauvres jeunes gens ! Et c’est avec l’accent d’une intense prière que vibra notre chant:

Lumière de l’aube d’éternité,

Rayons de la clarté incréée!

Répands sur nous ce jour naissant, Accorde-nous de le contempler Et disperse par ta puissance

Notre nuit!

C’est à dater de ce jour-là que l’« Université des Sans-travail » s’ouvrit au message de la Bible.

*A quoi ils pensent...*

La scène se passe à l’occasion d’un enterrement. Nous nous tenons debout tout autour de la fosse béante, tandis que le cercueil s’enfonce lentement dans sa profondeur. La dépouille qui y repose est celle d’un brillant homme d’affaires. Aussi n’ai-je pas lieu de m’étonner de la grande affluence qui honoré ses obsèques.

Il bruine doucement. Les employés des pompes funèbres se hâtent de débarrasser le corbillard des couronnes toutes ruisselantes qui le recouvrent. Puis ils se retirent.

Le pasteur prend alors la parole. Tandis qu’il parle, je promène un peu les yeux, discrètement, autour de moi. L’assistance est silencieuse... Chacun semble écouter avec attention, mais... entendent-ils vrai­ment?... Je voudrais pouvoir lire dans ces pensées, sonder ces cœurs, déchiffrer ces visages et ces attitudes.

... Cet homme corpulent dont le haut de forme reluit

**94**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

consulte discrètement sa montre : « Sapristi ! — dit son regard — si ce bonhomme voulait bien se dépêcher un peu, je pourrais encore passer au bureau et liquider le courrier. Quel temps cela vous prend, ces enter­rements ! »

... A côté de lui se tient une femme élancée: « C’est affreux, cette tombe... Voilà ce pauvre type couché là au fond ! Voici quinze jours qu’il vidait avec nous une bonne bouteille, et maintenant... Brrr! Penser que les vers s’y sont déjà mis!... et que soi-même, une fois... As-tu bientôt fini ton discours, là-bas? J’aimerais m’en aller ! »

...« Le docteur X regarde constamment de mon côté», se dit une jeune fille que j’aperçois plus loin, «et je ne suis pas à mon avantage... Le noir ne me va pas... Je me demande s’il le remarque... »

... Le parent pauvre, fixant la tombe ouverte à ses pieds: «Eh oui!... il s’y entendait, en affaires! Mais pas une fois il n’aurait bien voulu penser à nous remettre la moindre des choses... Ah! ça non! Il préférait se payer ses beaux voyages, ses coûteuses vacances. Et voilà... son argent ne lui sert plus à grand- chose!... Est-ce qu’il aura pensé à nous, dans son testament?... »

...«Je serai sans doute la prochaine», songe une femme âgée au doux visage, «et ce sera bientôt mon

**A QUOI ILS PENSENT**

**95**

tour d’être menée ici... Je m’en réjouis... Je me confie en mon Sauveur, depuis ma jeunesse je regarde à lui.... espérant en lui et dans la certitude de la vie éternelle... Tout assurée dans l’espoir de la vie éternelle... Oh! que cela est beau... »

... Je poursuis ma ronde et mes yeux s’arrêtent sur une figure d’homme aux traits crispés qui masquent à peine sa pensée: «Allons!... Bon!... Ma parole!... voilà ce pasteur qui dégoise ses vieilles sornettes!... ça ne rate pas!... Et la résurrection des morts... sacrées balivernes!... Qui est mort, est mort... tel l’arbre tombe, tel il reste couché. Je devrais quitter la place en signe de protestation, ... on ne peut pas très bien... »

...«La résurrection des morts?!», dit plus loin le regard levé d’un homme à l’expression méditative. « Voilà un bon moment que je n’ai entendu parler de cela. Il n’est pas inutile de prendre une fois le temps de se rendre à un enterrement... La résurrection des morts! Et si c’était vrai... eh bien! il s’agirait de... il faudrait... oui, quoi donc?... Qu’est-ce qu’il en dit, ce pasteur?... Ah! il parle de Jésus. Qui est Jésus? C’est bien un fondateur de religion, parfaitement... Quoi donc? Voilà qu’il prétend maintenant que Jésus est le salut, qu’en lui est la béatitude... Alors il serait davantage qu’un fondateur de religion... Si seulement

**96 UN CHANT DANS LE CHAOS**

j’avais le temps de m’occuper de ça! Evidemment que s’il y a vraiment une résurrection des morts, il vaut la peine de prendre le temps d’y regarder d’un peu plus près... Car, alors, la chose aurait plus d’impor­tance que tout le reste... »

... Et toi, jeune homme élégamment vêtu? Oui, ta pensée est bien visible : « Quelle guigne ! La pluie va m’abîmer le haut de forme que j’ai emprunté au voisin... Il va m’en dire! Si j’avais au moins emporté un parapluie ! »

...« Mon Dieu, mon Dieu ! », prie en soi-même cet homme de condition modeste et au front paisible, « je t’en supplie par le sang du Christ : accorde-moi de bien mourir ! »

«Amen!», prononce le pasteur... Un léger remous parcourt l’assistance, tandis qu’un chœur se dispose à chanter.

*« Jamais je ri ai vécu pareille chose! »*

Non ! Jamais je ne pourrai oublier ce terrible matin de l’année 1940.

La Gestapo déclencha une grande « action » contre l’activité évangélique poursuivie au sein de la jeunesse de notre ville. Je vis deux hommes d’aspect sinistre faire irruption dans mon bureau, fouiller tous les dossiers, confisquer des « documents suspects » et s’en aller finalement en emportant toutes les machines à écrire.

J’en avais la tête encore tout étourdie, lorsqu’on sonna. J’allai ouvrir et me trouvai devant une femme en larmes, mère de l’un de mes fidèles collaborateurs : « Ils ont passé chez nous, me dit-elle, ils ont vidé toutes les armoires et renversé tous les tiroirs. Alors ils ont trouvé une balle à jouer et déclaré : « Nous avons la preuve, maintenant, que l’on pratique ici des sports interdits... » Elle parlait encore, qu’un père de famille arrivait à son tour et m’annonçait

**7**

**98**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

une nouvelle semblable. La terreur se lisait sur son visage et je me dis qu’ils devaient s’être bien déchaînés chez lui pour qu’un homme aussi robuste fût défait à ce point.

Il y eut pour finir près d’une cinquantaine de per­sonnes rassemblées dans mon bureau. Les agents avaient forcé le domicile de tous mes collaborateurs volontaires, y avaient entrepris des perquisitions dévastatrices et proféré les pires menaces. Alors nous lûmes ensemble le -passage des Ecritures où il est question de la « Cité de Dieu, où la joie ne doit pas cesser d’habiter, quand bien même les montagnes chancelleraient. » Après que nous eûmes encore prié en commun, ils me quittèrent rassérénés, mais le cœur pourtant lourd d’appréhension à l’idée de ce que l’avenir leur réservait encore.

Or les choses en restèrent là. Peut-être ne voulait-on qu’enlever à ces jeunes gens et à leurs parents un peu de leur courage et de leur zèle à collaborer à notre activité évangélique. Mais il se produisit à l’occasion de cette affaire un petit incident qui vaut la peine d’être raconté.

Tout d’abord, ces jeunes gens furent tous convoqués à un interrogatoire et à des discussions interminables et torturantes. Mon tour à moi vint pour finir, vu ma qualité d’animateur responsable. Et je me retrouvai

**JAMAIS JE N’AI VÉCU PAREILLE CHOSE**

**99**

une fois de plus, le cœur battant, dans cette pièce où j’avais déjà vécu tant d’heures pénibles.

Le fonctionnaire préposé à l’interrogatoire me regarda longtemps en silence. Puis, soudain, il respira profondément et me dit d’un ton où perçait une vive émotion: « Eh bien!... j’ai interrogé cinquante de vos jeunes gens et il m’est arrivé à ce propos quelque chose que je n’avais jamais encore vécu. Tous ont préféré, en dépit des conséquences qu’ils pouvaient encourir, répondre ouvertement aux questions qu’on leur posait plutôt que de recourir au mensonge. Comment est-ce possible ! »

La joie m’inonda le cœur. « O mes braves gars ! — pensai-jc malgré moi — vous avez prêché ici un enseignement plus puissant que celui de maint évan­géliste fameux. Vous avez touché la conscience de cet homme endurci ! »

Le fonctionnaire se taisait de nouveau, immobile sur sa chaise... «Pauvre homme», aurais-je voulu lui dire, s’il m’avait été possible de le faire. Car je sondais en cet instant toute l’horreur et la détresse d’un monde sans Christ!

*Jésus au cirque Sarrasani*

La sonnerie de mon téléphone retentit : « Monsieur le pasteur, le cirque Sarrasani se trouve actuellement sur le territoire de votre paroisse. Une Américaine de notre troupe est morte avant-hier, veuillez vous charger de l’inhumation. »

Le lendemain, à l’heure convenue, je me rends à la chapelle du cimetière. Voilà ce cercueil, recouvert d’un grand drapeau américain. Un gardien s’approche de moi et me dit:

«Savez-vous qu’il s’agit d’une Indienne? La tente où elle logeait à l’intérieur du cirque a pris feu et cette femme a succombé à ses brûlures. »

Une Indienne! Etait-elle seulement chrétienne? Par quels chemins imprévus cette native des steppes de l’Amérique du Nord est-elle venue aboutir ici? Mais avant que j’aie eu le temps de mettre de l’ordre parmi toutes les questions qui se pressent dans mon

**102**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

esprit, j’entends au dehors une musique qui s’approche et je me précipite pour voir de quoi il s’agit.

Un tableau bigarré s’offre à moi. Le cirque au complet s’avance en cortège. La marche est ouverte par trois harmonies. Derrière celles-ci, le directeur du cirque. Puis viennent les Indiens. Leur chef est de haute stature. Il est suivi des hommes et des femmes de sa tribu, tous de taille élevée et en grande tenue sous leurs parures de plumes d’aigle. Puis c’est un défilé interminable: des cosaques et des Tartares, des Chi­nois et des Japonais, des Kabyles du Riff nord-africain et des cowboys des Etats-Unis, des nègres et des danseuses. Je fus surtout frappé par la présence d’une rangée de jeunes filles en culottes de cheval et bottes à éperons dont les visages étaient couverts de maquil­lage et de poudre. Tout ce monde bavard et bruyant remplit l’étroite chapelle. Ce fut une belle cohue. Je vis les jeunes écuyères se jucher sur les banquettes des fenêtres afin de mieux voir de là-haut. Puis le directeur du cirque me présenta au chef indien. Etrange spectacle: le pasteur évangélique, dans la tenue qui accompagne ses fonctions, échangeant une poignée de mains avec le chef indien en costume de guerre et couvert de peintures.

Alors c’est avec un certain serrement de cœur que je pense à l’oraison funèbre qu’il me va falloir pro­

**JÉSUS AU CIRQUE S ARRAS AN I IO3**

noncer. Jamais encore il ne m’est arrivé d’assister à une cérémonie semblable. Sans doute serai-je le mieux inspiré de parler un peu du peuple errant, puis du pèlerinage terrestre qu’est notre vie, et enfin de l’éternité... Mais, convient-il que je m’y prenne ainsi?...

Non sans quelque hésitation, je m’approche du directeur et lui demande si les gens de sa troupe com­prennent l’allemand.

« Pas un mot ! — me répond-il en riant — et il ne s’en trouve que quelques-uns parmi eux qui entendent l’anglais. Il y a là un grand nombre de ressortissants étrangers qui ne parlent que leur langue maternelle. Je m’entretiens avec eux grâce à un interprète de langue anglaise. Dites n’importe quoi, personne n’y comprendra rien quand même. »

Une grande appréhension s’empare de moi. N’est-ce pas là une chose insensée? Eh bien, après tout, je m’adresserai au moins à ceux qui doivent me com­prendre, au directeur du cirque et à tel ou tel de mes compatriotes qui n’ont pas franchi depuis longtemps le seuil d’une église. C’est à eux que j’apporterai mon message d’éternité.

Je lis donc un passage de la Bible et prononce quel­ques phrases. L’assemblée est terriblement houleuse. Les écuyères manipulent leurs miroirs, leur rouge à

**104 UN CHANT DANS LE CHAOS**

lèvres et leurs poudriers. Bien sûr qu’on s’ennuie quand on ignore la langue qu’on vous parle.

Alors je dis quelques paroles sur le triste destin de cette Indienne morte en terre étrangère :

« O vous qui parcourez sans cesse tous les pays, vous êtes tous privés de votre patrie. C’est pourquoi je voudrais vous dire que, par contre, la patrie éter­nelle est venue à vous. Car notre âme est dans sa patrie lorsqu’elle est auprès de Jésus. »

Sur ces mots, quelque chose de bien étrange se produisit. A l’énoncé du nom de Jésus, un mouvement parcourut cette foule. Ce nom-là, tous l’avaient saisi. Le son de ce mot leur fit à tous dresser l’oreille. Et cela non pas seulement, je m’en rendis compte aussitôt, parce que ce nom leur était connu, mais parce qu’il contenait dans ses syllabes une puissance singulière! Les Indiens s’inclinèrent. Les Asiatiques tumultueux se firent tout tranquilles. Les Russes me fixèrent de leurs grands yeux. La voilà, mon oraison funèbre, je l’avais trouvée, elle pouvait ne plus se composer, dès à présent, que d’un seul mot: le grand nom de Jésus.

Et j’enchaînai ainsi une phrase à l’autre, ne visant qu’à y placer sans cesse- ce nom. A chaque fois qu’ils l’entendaient, les Indiens s’inclinaient. Un grand silence avait peu à peu rempli l’enceinte de la chapelle.

**JÉSUS AU CIRQUE SARRASANI** 105

Mes yeux cherchèrent les frivoles écuyères et je vis que miroirs et autres accessoires avaient disparu. L’une d’elles pleurait et laissait ses larmes se répandre sur son visage. Une autre appuyait son front dans ses mains, les pensées peut-être tournées vers un passé de jeunesse plus innocente et où, pour la première fois, elle avait entendu prononcer le nom de Jésus.

Or, tandis que je continuais à proclamer ce nom de la sorte et qu’à son ouïe tous ces enfants des parties les plus diverses de la terre faisaient silence, il me sembla vivre un faible reflet de ce qui se produira à la fin des temps lorsque, au nom de Jésus, tout ce qui est dans le ciel, sur la terre et sous la terre fléchira les genoux !

*Un chant dans le chaos...*

Mon cœur se serre, de penser à ce garçon. Quand ils l’emmenèrent pour en faire un soldat, c’était presque un enfant encore. Il a sa tombe quelque part en Russie, vers Leningrad. Qu’importait d’ailleurs une vie humaine aux yeux des puissants d’alors!... Un grain de blé broyé entre de dures meules, telle m’apparaît sa mort.

Rien ne le disposait — Dieu sait ! — aux cruautés de la guerre. Il se destinait à la musique. C’est en elle que vivait son âme et souvent, lorsque vous causiez avec lui, il donnait l’impression d’avoir l’esprit très loin et comme aux écoutes de sons que vous n’en­tendiez pas. .

La nouvelle de sa mort fut annoncée à la fin de 1944 dans le style à la fois insensible et grandiloquent des formules d’usage. Sa dernière lettre était encore toute récente et contenait le récit de sa veillée de Noël. C’est un tableau si saisissant de la brutalité de l’époque,

io8 **UN CHANT DANS LE CHAOS**

de la solitude du jeune homme rendant témoignage à la gloire de l’Evangile, que je me sens contraint de passer outre à la secrète réserve qui m’a retenu jus­qu’ici d’en livrer le récit.

Comme la Sainte Nuit approchait, le capitaine du jeune soldat fit venir celui-ci et lui dit : « Ecoutez-moi bien ! Nous allons passer Noël ici, dans la petite ville russe où nous sommes à présent. Je trouve qu’on pourrait arranger quelque chose de joli pour fêter ça... Qu’en pensez-vous?

* Oui, mon capitaine.
* J’ai entendu dire que vous étiez musicien. C’est pas rien, ça! Comme métier, bien sûr... Enfin passons: vous êtes en tout cas l’homme qu’il faut pour prendre ça en mains, pas vrai?

— Oui, mon capitaine.

— Allez-y à votre idée, vous êtes entièrement libre. Nous avons une salle à disposition, avec un piano. Réunissez une chorale, faites-lui exercer quelque chose de joli... enfin... qui aille bien pour l’occasion, hein ? Vous voyez ce que j’entends ? Vous avez compris ?

— Oui, mon capitaine. »

Tâche bienvenue! Quel bonheur de pouvoir s’éva­der, pour l’accomplir, de l’horrible monotonie de la vie d’étape ! La joie du jeune soldat souleva l’apathie de ses camarades et leurs âmes, asphyxiées qu’elles

**UN CHANT DANS LE CHAOS IOÇ**

étaient par le drill quotidien, les conversations cyniques et l’alcool, en furent peu à peu ranimées.

Noël venu, la compagnie assista à une fête magni­fique au centre de laquelle dominait le récit évangé­lique de la divine naissance, de l’Enfant couché dans la crèche, des chœurs d’anges planant sur la campagne de Bethléem et des bergers surpris dans leur sommeil, puis émerveillés et attentifs au céleste message. Les plus endurcis parmi les hommes étaient émus et se taisaient. On eût dit que leurs âmes tout à l’heure encore ensevelies dans leur fosse s’élevaient silen­cieusement à la rencontre de la Lumière...

Cette heure s’achevait et une paix profonde et recueillie régnait encore dans la salle, lorsqu’elle fut soudainement rompue par un ordre du capitaine : les portes s’ouvrirent sous une violente poussée et des ordonnances surgirent, chargées de bouteilles de vin et d’eau-de-vie.

Brusquement, les pensées naissantes de chacun furent comme recouvertes par le fracas qui fondait sur elles. Toutes les voix ne firent plus qu’un cri, suivi d’une première plaisanterie ordurière et d’une bordée d’éclats de rire. Et la beuverie commença, où ces hommes tentèrent de noyer toute leur misère, toute leur tristesse et leur mal du pays...

Le jeune musicien s’esquiva, bouleversé. Au dehors

**IIO**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

plane le mystère de la Sainte Nuit. Et il voit monter du fond de son être l’image de la patrie absente, de ses parents, de ses frères et sœurs. Il se plonge dans le souvenir du bonheur vécu au milieu d’eux, des veillées de Noël célébrées dans la communion familiale.

Puis telle une bête blessée, il va se blottir sous les couvertures de sa dure couchette et s’endort.

Lorsqu’il ouvrit les yeux, une aube grise collait aux fenêtres et suintait dans le dortoir. Ses camarades rentraient, ivres et chancelants, remplissant l’espace de leurs rires abrutis, empestant l’air de leurs haleines et de leurs propos.

Lui, rejette ses couvertures et sort sans mot dire, le cœur déchiré de nostalgie, loin de la vile grossièreté qui l’entoure.

Noël!... Sans penser où il va, il retourne dans la salle où la fête s’était déroulée. Quel spectacle ! Le sol est encombré de chaises brisées et de tables renversées, les vitres sont enfoncées et il lui faut enjamber d’igno­bles flaques de bière et d’alcool qui stagnent de toute part.

Or le piano, lui, est resté à sa place et intact — ce n’est que quelques jours plus tard, à l’occasion du Nouvel-An, qu’au cours d’une nouvelle orgie il fut balancé par la fenêtre — et le jeune soldat s’y précipite...

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

**III**

Et c’est alors, oui, ce n’est qu’à ce moment-là qu’il célèbre sa fête à lui, son vrai Noël. Assis à l’instrument, seul dans la salle dévastée, il se met à jouer, et il chante :

Loué sois-tu, ô Jésus-Christ, De ce que tu t’es fait homme, Né d’une vierge, en vérité! La foule des anges jubile...

Un chant après l’autre lui revient en mémoire, tous ceux qu’il avait — ô bonheur ! — appris par cœur jadis, à la maison:

Apporte la félicité

Que Dieu le Père avait promise...

Puis il tire de sa poche le petit Nouveau Testament qui ne le quitte jamais et se plonge, calme et recueilli, dans la lecture de la merveilleuse histoire telle que saint Luc la rapporte au chapitre 2 de son Evangile: « Car voici que je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera pour tout le peuple la cause d’une grande joie: c’est qu’aujourd’hui, dans la ville de David, un • Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, vous est né... v Les bergers s’en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu’ils avaient entendu et. vu, confor­mément à ce qui leur avait été dit. » Alors son cœur

**112**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

déborda d’une telle joie qu’il n’y avait plus place en lui que pour l’adoration et la louange. Se remettant à son instrument bien-aimé, il rechanta tous les chants de Noël qu’il savait. Et dans la froidure de ce matin de Russie — peut-être maint paysan, habitant du village, s’arrêta-t-il, surpris, derrière les fenêtres avoisinantes, tendant l’oreille — planaient les pures mélodies:

Oyez ce que Dieu vous a donné:

Son propre Fils, et la vie éternelle Lui qui veut et qui peut vous élever, Au-dessus des douleurs, à la joie du ciel...

Eut-il alors le secret pressentiment de sa mort pro­chaine et de sa propre élévation « au-dessus des douleurs, à la joie du ciel»?

Et tel qu’il était là, abandonné sur la terre étrangère, mais aussi consolé et apaisé, il chantait, seul dans cette salle odieusement saccagée, les louanges du Petit Enfant à la crèche. C’est alors qu’une lueur soudaine le retint en suspens au milieu d’une phrase et se répandit dans tout son être... Et il se mit à écrire aux siens:

« N’est-ce pas ainsi qu’apparaît dans tous les temps le destin de la communauté chrétienne? En plein chaos de ce monde déchu, elle chante la gloire de son

**UN CHANT DANS LE CHAOS 113**

Sauveur avec une allégresse qui brave toutes les vicissitudes ! »

C’en est fait de la solitude qui l’accablait, car c’est au sein même de la grande Communauté qu’il se tient

|  |  |
| --- | --- |
| là et, bravant et proclame : | les puissances de Satan, qu’il chanteJoie! Joie sur joie:Christ est vainqueur! |

**8**

*Sur la grand-route polonaise*

Ce petit épisode me fut raconté par mon frère une fois que celui-ci se trouvait en permission durant la seconde guerre mondiale. C’est la dernière visite qu’il nous fit. Son corps repose désormais quelque part en Russie dans l’attente du jour de la résurrection.

La scène se déroula en marge de la guerre, au bord d’une grande route de la Pologne. Nos soldats avaient fait halte et regardaient avec curiosité défiler un cor­tège de fugitifs juifs.

Il se peut que maints sarcasmes et railleries furent près d’être lancés au passage de ces exilés. Mais les mots d’insulte moururent dans la gorge des témoins de ce spectacle, tant la misère en était immense. Nombreux, sans doute, étaient aussi dans la troupe ceux dont la rage et la honte serraient le cœur. Mais ils n’osaient rien dire. Il était dangereux de prendre le parti des proscrits. Et c’est dans le silence qu’ils regardaient les vieillards se traîner, des hommes

**Il6 UN CHANT DANS LE CHAOS**

pousser une brouette où ils avaient entassé leur peu de biens, des enfants en pleurs s’accrochei\* aux jupes de leur mère et, çà et là, un char plus grand tiré péni­blement par une maigre rosse.

C’est précisément un attelage semblable qui s’ap­prochait lorsque tout à coup une roue du véhicule se brisa. L’homme qui marchait à côté de sa bête contem­plait le dommage. Il ne dit rien, ôta sa veste et se mit en devoir de réparer sa roue. Mais c’était là une tâche beaucoup trop dure pour un seul homme, Il s’arc-boutait contre le char renversé, de toutes ses forces, gémissant de voir l’impuissance de son effort.

Sur ces entrefaites, deux soldats sortirent du rang et vinrent lui prêter main forte; c’étaient mon frère et un camarade inconnu de lui. Ils étaient chrétiens tous les deux et la volonté de leur Seigneur comptait plus, à leurs yeux, que les conséquences possibles de leur acte. Car il était certain qu’un rapport allait être fait, signalant en haut lieu que deux soldats allemands avaient porté aide aux juifs abhorrés...

Silencieux, les trois hommes unissaient leurs forces sous les regards muets des autres. Et l’incident se serait terminé là-dessus, si une vieille femme ne s’était soudain avisée de parler, provoquant un dialogue dont le sens devait échapper à tous ceux qui ne con­

**SUR LA GRAND-ROUTE POLONAISE II7**

naissaient pas la Bible. Juchée au sommet du char et peinant pour y retenir ses bagages en péril, cette femme se dressa brusquement et se mit à se lamenter d’une voix perçante. Sa plainte s’élevait, poussée par l’explosion d’un désespoir insondable.

« Ah ! pourquoi nous faut-il toujours errer, nous autres juifs? ... Errer sans fin!... Sans patrie!... A peine en avons-nous trouvé une qu’elle nous est aussitôt arrachée... Nous sommes forcés d’errer, d’errer sans fin... Nos ancêtres furent pourchassés, nos pères... nous... nos fils... toujours errer, toujours sans patrie... sans répit... errer toujours... Quand trouverons-nous enfin une patrie?...»

Alors le camarade inconnu de mon frère se mit debout et répondit avec un accent pénétré de gravité :

« Vous la trouverez le jour où Jéhovah vous réunira de nouveau dans le pays de Canaan, la terre de vos ancêtres ! »

Et la .femme, toujours dressée : « Comment cela pourrait-il arriver, que notre peuple dispersé dans tous les pays se rassemblât de nouveau ? »

Calmement et avec le même sérieux, le soldat lui répondit :

« Comment cela se produira ? De la même façon que naguère, lorsque Jéhova tira vos pères d’Egypte, de la maison de servitude, par la puissance de sa main

**Il8 UN CHANT DANS LE CHAOS**

et de son bras étendu ! C’est lui qu’il vous faut cher­cher, votre Seigneur, et vous attendre à lui ! »

Puis il reprit son travail et, peu de temps après, le char remis en état continuait sa route...

Les soldats avaient les regards fixés sur leur cama­rade et se taisaient. Il semblait qu’une lueur naquît en eux, le soupçon que l’histoire du monde ne fût pas l’œuvre des hommes au verbe haut, mais le fait d’une main invisible qui l’accomplissait selon un plan caché.

*La chaire suspendue*

J’ai eu hier un entretien avec l’architecte au sujet de ma chaire, car on entreprend des transformations à l’intérieur de notre église. Il s’agissait donc de prendre à ce sujet certaines dispositions.

L’esprit occupé de cette discussion, je rentrais chez moi et voilà que, de pensées en souvenirs, j’ai vu défiler devant ma mémoire toutes les nombreuses chaires où j’ai eu le privilège d’annoncer le glorieux Evangile. Je m’en rappelai alors une aussi, singulière entre toutes, ma chaire « suspendue ».

C’était à l’époque où je me trouvais une fois de plus, en hiver 1940, prisonnier de la Gestapo pour une prédication de fête que j’avais prononcée dans une grande ville industrielle. J’étais assis dans ma cellule glacée, et ma tristesse était profonde. Que dis-je? C’était moins une cellule que des cachots ménagés simplement dans la grande cave de la Prési­dence de police pour des « cas spéciaux ». Ah ! non,

**120**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

je n’ai pas envie de rire quand j’y pense. C’était terrible, dans ces trous, un véritable enfer! Les parois en étaient gluantes, l’obscurité sinistre. Et surtout, l’esprit qui hantait ces lieux ! L’on n’y entendait rien d’autre que, de temps en temps, le claquement des portes de fer, les vociférations des employés de police et les imprécations des voisins de cellule.

Mais voilà, dès le premier soir, qu’il se produisit quelque chose de beau. On nous avait apporté notre repas, les gardes avaient contrôlé encore une fois tous les cachots et le bruit de leurs souliers ferrés martelant le sol des longs couloirs s’était éloigné, puis éteint tout à fait. Enfin, nous avions entendu fermer la grande grille de fer qui défendait l’entrée de notre cave. A présent, le silence régnait et devant nous s’étendait une longue, longue nuit sans sommeil à passer au froid et à la dure.

Mais que se passe-t-il soudain? Est-ce quelqu’un qui parle quelque part? Je me dresse vivement... Mais non, je suis seul! Alors quoi?... C’est bien une voix d’homme que j’entends de nouveau, on chuchote... mais si distinctement que les mots semblent prononcés dans ma cellule même.

«Nouveau!... Hé! Nouveau!», fait la voix. C’est bien à moi qu’elle s’adresse apparemment, puisque je suis le « nouveau ».

**LA CHAIRE SUSPENDUE**

**121**

« Oui ! », m’entends-je répondre malgré moi. Mais l’autre ne paraît pas m’entendre car il continue de m’appeler à plusieurs reprises : « Hé ! Nouveau ! ». Puis enfin il dit : « Grimpe à la fenêtre et chuchote au dehors... On pourra causer! »

Je pousse ma petite table sous l’ouverture de la fenêtre, grimpe sur un escabeau, puis sur la table. En levant les bras en l’air, je peux atteindre les bar­reaux. Je me hisse... Oui, tout ça, c’est facile à dire. Mais je n’ai jamais été fameux gymnaste et je n’y parviens pas sans quelque peine. Enfin m’y voilà... Et c’est ainsi que je découvris le plaisant secret de cette sombre prison : les fenêtres étaient au niveau du sol et en face d’elles, mais à une très courte distance, se dressait une haute muraille. Quand on parlait dans la direction de cette dernière, ce que l’on disait était perçu distinctement de toutes les autres cellules. C’était un phénomène acoustique comme il en existe de toute sorte. Un détenu quelconque l’avait sans doute découvert fortuitement et l’avait signalé à ses congénères.

Me voilà donc suspendu en l’air, les jambes ballantes et prêt à lier connaissance avec mes compagnons de misère... Spéculateurs véreux et faussaires, bohémiens et juifs, des suspects politiques et même une prostituée, les uns coupables et d’autres innocents, des vieux et

**122**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

des jeunes, quelle assemblée bigarrée ! Ce regard plongé derrière les coulisses de la vie me bouleversa. La première chose qui m’apparut clairement, c’est que nous étions liés et unis les uns aux autres par une peur et un désespoir immenses. Tous, nous étions tombés « aux mains des hommes », et la Bible elle- même dit que rien n’est pire.

Bien entendu, la conversation ne peut être qu’inter­mittente, car il n’est pas possible de se tenir bien longtemps suspendu de la sorte. Force était de lâcher prise au bout d’un moment afin de reprendre des forces.

C’est ainsi que je me retrouvais, une fois de plus, essoufflé et rendu, debout sur ma petite table. Un vieux était occupé en ce moment à raconter d’une voix plaintive qu’il était enfermé depuis deux ans déjà dans ce caveau et son récit était sans cesse ponctué de remarques obscènes que la femme lançait de son côté. Et voilà que tout à coup une grande lumière se fit en moi : les voici, me dis-je, les travaillés et chargés, les péagers et les pécheurs dont le Seigneur Jésus a tant parlé! Tu as été amené ici pour annoncer l’Evangile à ces misérables!

Mais qu’arrivera-t-il lorsque je prononcerai les premiers mots de mon message? Et puis, je ne suis pas en mesure d’y apporter de bien longues explications, car au bout d’une minute à peine je me vois forcé de

**LA CHAIRE SUSPENDUE**

**123**

lâcher mes barreaux, la paume des mains brûlée comme au feu par le contact du fer où je les agrippe.

Ce fut alors comme si tous les démons qui hantaient ces lieux, véritable antichambre de l’enfer, me rete­naient de parler... Mais Dieu, lui, m’appelait! Alors je me hissai de nouveau en l’air et, guettant un silence dans les entretiens de mes voisins : « Attention ! chuchotai-je dans la nuit. Ecoutez une magnifique parole de Dieu: Dieu a tant aimé le monde... ce monde!... qu’il...»

A peine avais-je prononcé le nom de « Dieu » que la femme impudique me coupa la parole en jurant de manière abjecte. Mais déjà les autres lui fermaient la bouche : « Vas-tu te tenir tranquille, Frida ! » Et dans le silence rétabli, ils ajoutaient à mon adresse : « Conti­nue seulement! » Je citai donc le texte de l’Evangile: « Dieu a tant aimé le monde qu’il a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne péris­sent point, mais qu’ils aient la vie éternelle. » Puis je leur dis encore quelques mots de l’ardente miséricorde de Jésus... et me laissai retomber.

Un profond silence suivit mes paroles. Ils se tai­saient tous, assis dans leurs sombres cachots... Jésus était venu à eux, il s’était approché de leur désespoir, de leurs fautes, de leur impiété, de leur impuis­sance!...

**124 UN CHANT DANS LE CHAOS**

Et voilà comment fut inaugurée ma « chaire sus­pendue ». Chaque soir, une fois que la conversation générale s’était tue, je leur adressai une « plus-que- brève » prédication, pendu à mon perchoir comme un singe et réprouvé moi-même, mais la joie au cœur.

Je n’apercevais aucun de mes auditeurs. Je ne voyais que la muraille sombre et nue. Mais on sentait vrai­ment toutes'ces présences aux écoutes. Et Frida, elle non plus, ne troublait plus le silence.

Savez-vous ce qui m’a le plus profondément ému dans cette étrange expérience d’évangélisation? C’est d’apprendre que plus bas on descend dans les abîmes humains pour y porter l’Evangile, plus lumineux y rayonne le message de la miséricorde de Jésus.

*La synagogue*

Dieu a parfois des prédicateurs bien étranges et bien singuliers. Le docteur Lucas raconte dans son « Evangile » qu’un meurtrier condamné à mort, au moment d’être exécuté, prononça du haut de l’écha­faud un sermon d’une pénétration inouïe.

Et ne lit-on pas aussi dans l’Ancien Testament, qu’un âne authentique, un baudet à quatre pattes, s’est mis à parler? Nombre de gens renoncent à ajouter foi à ce récit. Moi, je le crois. Car je sais que Dieu choisit bien souvent des témoins de sa vérité fort inattendus.

Il en est un parmi ces derniers qui produit toujours sur moi une impression particulièrement profonde. C’est un gros édifice calciné. Il est mort/Mais je ne passe jamais devant lui sans qu’il me paraisse s’adresser à moi comme pour me prêcher son message. Et je sais qu’une certaine nuit il a parlé de la sorte, jusqu’à l’aube, à des centaines de gens, x

Cet étrange édifice-prédicateur se dresse au milieu d’une ville bruyante et populeuse du district de la

**I2Ô**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

Ruhr. Les Juifs ont dû y être fort nombreux et fort riches pour avoir pu y construire une aussi imposante synagogue. Celle-ci est surmontée d’une coupole immense en pierre grise. J’y suis entré une fois, voici bien des années. La magnificence de l’intérieur répon­dait entièrement à l’aspect grandiose du dehors, et l’on voyait que tout y avait été conçu et créé par un grand artiste, *x*

Puis survint ce jour terrible, dont le souvenir demeurera des siècles durant une tache sur l’histoire de notre pays, où le peuple allemand oublia tout d’un coup qu’il avait compté parmi les siens Luther et Kant, Bach et Goethe, pour faire un bond rétrograde et gigantesque du XXe, siècle jusqu’en plein moyen âge... y La populace déchaînée pilla les magasins des Juifs, ravagea leurs demeures et piétina, assomma et fusilla des innocents. Une bande de forcenés envahit alors la synagogue et y mit le feu. Tout ce qu’il s’y trouvait de combustible devint la proie des flammes. Seule subsista, pour finir, la coupole géante et nue dont . les blocs de pierre de taille avaient défié l’incendie.^

Et voici que cette construction survivante se mit à devenir gênante. Elle ne parlait pas encore, mais son mutisme funèbre commença de troubler la tranquillité des gens. Les haut-parleurs retentissaient des émis­sions proclamant la « volonté de culture » allemande..x/,

**LA SYNAGOGUE**

127

Or on voyait toujours se dresser là ce bâtiment sur le portail duquel chacun pouvait lire encore : « Que ma demeure soit une maison de prière devant tous les peuples ! » Les murailles en étaient noircies par le feu et les fenêtres réduites à des ouvertures béantes. On ne cessait d’insister pour qu’il fût démoli, mais sans jamais passer à l’exécution. Il semblait que l’on eût perdu le courage de s’en prendre une fois encore à ce vestige immense et taciturne... Et la synagogue se taisait, elle se taisait... comme dans l’attente du jour où, de nouveau, elle pourrait parler, x

Et ce jour arriva ! Il ne différa pas, tout d’abord, de tous les autres et, pour la grande ville, commença comme d’habitude, les commerçants se rendant à leurs affaires, les ménagères faisant leur lessive ou la queue devant les magasins où les denrées se faisaient de plus en plus rares, les mineurs descendant à la mine... bref, un jour tout ordinaire et qui se déroula jusqu’au soir selon les routines quotidiennes. Puis vint l’obscu­rité. Elle envahit peu à peu les rues, tandis que les maisons masquaient toutes leurs lumières et que les réverbères restaient éteints. C’était la guerre et plus d’une bombe était déjà tombée là. x.

A 21 heures, les sirènes se mirent à hurler, la popu­lation se retira dans les caves... et soudain fondit sur la cité une horreur sans nom : c’était le premier « tapis

**128**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

de bombes », les premières « nappes incendiaires » ! Dans leurs abris, les gens ne tardèrent pas à ressentir les effets de la chaleur effroyable et se précipitèrent au dehors, ceux du moins qui y parvinrent encore!.., car les issues étaient souvent obstruées déjà par les décombres et nombreux sont ceux qui moururent ainsi captifs et brûlés vifs.

Quant à ceux qui purent sortir, ils furent la proie de l’épouvante. Tout autour de la synagogue s’entre­croisaient des ruelles étroites et très populeuses. Partout l’incendie, où que l’on se tournât: le feu, encore le feu ! Et les flammes, dans leur déchaînement et leur violence, soulevaient elles-mêmes en tempête le vent qui les propageait. On s’enveloppait de draps mouillés et l’on cherchait refuge n’importe où. Mais l’embouchure des rues était bloquée par des monceaux de détritus. La fumée était asphyxiante. Combien tombèrent, soit écrasés sous les murailles qui s’écrou­laient, soit étouffés par la fumée, soit engloutis dans la fournaise... Ceux qui réussirent à se frayer un che­min cherchaient dans leur panique un lieu où échapper au feu et un seul endroit se révéla propre à les en préserver: l’immense synagogue aux murailles dénu­dées et marquée déjà, elle, par un autre incendie!... Des centaines de rescapés y trouvèrent le salut durant cette nuit d’horreur, *y-*

**LA SYNAGOGUE**

**129**

Ils s’y asseyaient, étroitement serrés les uns contre les autres et tremblants, à même le sol, tandis qu’au dehors la mort poursuivait ses ravages. Ils étaient là, prostrés et murés.Vet c’est alors que ce temple éleva sa parole et se mit à prêcher. Une terrible parole! *".1* Une seule phrase, toujours la mêmejjcc Ne vous abusez

’j pas! Dieu ne permet pas qu’on se moque de lui! . — Ce que l’homme sème, il le moissonnera ! »

Combien, parmi cette foule, avaient pris part naguère, un certain matin de printemps, au saccage de la synagogue? Combien en avaient suivi les péripéties en spectateurs intéressés ? Combien d’entre eux avaient ri en y assistant? Combien, en tout cas, s’étaient bornés à se taire, neutres ou indifférents... Mais qui s’était soucié de Dieu, de Dieu qui ne se tait pas, lui?

Le feu avait alors dévoré cet unique édifice. Aujour­d’hui c’est la ville entière qui sombrait dans les f! flammes, laissant à ses habitants ce seul et même temple pour refuge.

Et la synagogue continuait de parler. Et les plus endurcis eux-mêmes l’entendirent prêcher en cette nuit d’enfer :)«Ne vous abusez pas!l)ieu ne permet! [pas qu’on se moque de lui... »

Mais PEistoire ne finit pas 1001 selrouvait parmi les fugitifs un homme auquel les pierres de la syna­gogue adressaient un sermon tout particulier.

**9**

130 **UN CHANT DANS LE CHAOS**

C’était un homme simple qui gagnait un maigre salaire comme mineur dans les charbonnages. Mais cet homme était du nombre de ceux dont le Seigneur Jésus a dit « qu’ils sont riches en Dieu ».

Assis au milieu de cette population anéantie, il n’était ni très étonné, ni inquiet. Pourquoi se serait-il effaré, lui qui savait depuis longtemps, l’ayant appris en lisant la parole de Dieu, qu’il fallait que ce peuple encourût de terribles jugements? Et pourquoi aurait-il été inquiet, lui qui était en paix avec Dieu?

Il s’était retiré dans un coin après avoir porté secours à beaucoup de gens. Il était fatigué. Mais on ne pou­vait dormir dans ce lieu, x

yEt voici en quels termes la synagogue s’adressa à lui .personnellement J « Sais-tu bien, toi, pourquoi vous êtes ici à l’abri du feu ?

— Oui, répondit-il. C’est parce que le feu y a déjà fait rage et qu’il y a consumé tout ce qui s’y trouvait susceptible d’être brûlé.

— Et sais-tu aussi qu’il existe encore un autre feu, , bien plus terrible que celui dont je vous défends dans ; mon enceinte ?j

— Oui, je le sais très bien. C’est le feu ardent du jugement et de la colère de Dieu qui s’allumera pour engloutir tout ce qu’il y a d’impie et de profane dans les hommes.

**LA SYNAGOGUE**

**131**

— Alors tu sais déjà bien des choses, reprit la synagogue. Mais penses-tu que tu trouveras un abri

, contre ce feu-là quand il s’enflammera? Penses-tu qu’il se trouvera, alors aussi, un endroit comme celui- *j* ci, capable de te servir de refuge parce que le feu y aura déjà passé? »

Et l’homme sourit au milieu de la foule épouvantée et hagarde: « Oh! dit-il, je vois où tu veux en venir... Oui, il existe un seul lieu où le feu de la colère de Dieu a déjà passé et qui, pour cette raison, offre aux hommes un refuge : c’est la croix de Jésus, à Golgotha.,x\_

— Tu as raison! répondit-la synagogue-. Regarde- moi, à présent! Comme vous êtes en sécurité dans , mon enceinte, parce que j’ai subi le feu naguère, c’est ainsi que l’on est à couvert sous la croix de Jésus.

/ Quelles flammes y brûlèrent lorsque le Sauveur s’est écrié : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m’as-tu abandonné ! » C’est pourquoi l’on y est maintenant, de toute éternité, àj’abri du jugement de Dieu.» /'■ Alors cet homme simple se réjouit en son cœur de la connaissance qu’il avait de ce refuge éternel. Il se

*I* coucha, pour autant que la cohue lui permettait de ! le faire et finit tout de même par s’endormir, trouvant un repos paisible comme l’enfant qui s’assoupit contre le cœur de sa mère.

**9e**

*« Dans dix ans!... »*

Les verrous de ma cellule grincèrent et la porte s’ouvrit violemment: «Sortez! Interrogatoire!»

Une fois de plus on me conduisit, par de longs corridors, aux bureaux de la Gestapo.

Je ressentais une lassitude inexprimable. Que me voulaient-ils de nouveau, à présent? Hélas! je ne le savais que trop, ce qu’ils cherchaient... C’était à obtenir de moi, par la contrainte, des renseignements sur l’Eglise évangélique militante. Or il m’était impossible de trahir mes frères.

Voilà des semaines que cela durait, passant d’une attente épuisante entre les murs de ma cellule à des séances d’interrogatoire plus épuisantes encore.

Et, une fois de plus, je me tiens là, debout devant mes tortionnaires. Comme je commençais à les con­naître, ces trois figures alignées derrière la large table ! Ces trois masques blêmes, vidés de toute vie, dénués d’âme et cruels!

134 **CHANT DANS LE CHAOS**

Mais — ô miracle ! — un aimable sourire flotte aujourd’hui sur ces physionomies. Je me sens pris de crainte... Qu’est-ce donc à dire?... Mieux encore: on m’avance une chaise! Voilà qui est nouveau. Se dispose-t-on à m’extorquer par le miel de la flatterie ce que le fouet ne m’a pas arraché? Je me mets inté­rieurement sur la défensive. ‘

«Eh bien! voilà... — commence l’un des trois — nous vous avons observé quelque temps. Nous avons bien remarqué que vous n’êtes pas si méchant que ça. Seulement... »

Il toussote légèrement et je me dis: nous y voilà!

Il poursuit:

«... Seulement vous misez, en quelque sorte, sur le mauvais cheval. Vous êtes pasteur de la jeunesse, n’est-ce pas?

— Oui!

— Parfaitement ! Alors il faut que vous commenciez à. comprendre, maintenant, que votre profession n’a plus de raison d’être. Nous n’aurons plus besoin, à l’avenir, de pasteur pour la jeunesse. »

Je dois faire une mine étonnée. Aussi se sent-il obligé de préciser les choses:

« Nous avons aujourd’hui une nouvelle conception du monde. Le christianisme a perdu la partie et je vous le dis, moi : Dans dix ans, aucun jeune homme en

**DANS DIX ANS 135**

Allemagne ne saura plus qui est votre imaginaire Jésus-Christ ! Nous y veillerons ! »

Sur quoi on me propose gentiment de choisir une autre profession. On m’aidera volontiers à trouver quelque chose. On me fait même toute sorte d’offres engageantes. Il est touchant de rencontrer chez ces hommes insensibles une telle sollicitude à mon égard, de les voir si soucieux de mon avenir!...

Malheureusement je ne vois pas la possibilité d’épouser leurs suggestions et me vois forcé, à leur vif mécontentement, de les repousser poliment. Et me voilà reprenant, une fois de plus, le chemin qui, par les longs corridors, me ramène à ma cellule.

Je passe une dure soirée!... «Dans dix ans, aucun jeune homme ne saura plus qui est Jésus-Christ!» Cette phrase m’obsède. Pourquoi n’en serait-il pas ainsi ? Dieu peut, s’il le veut, retirer à un peuple la connaissance de l’Evangile... Mais alors, dans quelles ténèbres ce peuple, le mien, ne sombrerait-il pas!...

C’est toujours une chose singulière que d’entendre des hommes dire avec une telle assurance de quoi l’avenir sera fait. Aussi bien est-ce un trait caracté­ristique de l’histoire de ce Troisième Reich, que cette prétention péremptoire et audacieuse de tous, du Führer au plus petit fonctionnaire, à disposer de

**136 UN CHANT DANS LE CHAOS**

l’avenir... à cela près qu’au-dessus de toutes leurs élu­cubrations planent les mots du 2e Psaume : « Celui qui habite les cieux en rira... »

Mais je ne l’entends pas, ce rire à la fois rassurant et redoutable, retentir dans ma prison en cette sombre veillée. Que ma foi est faible ! Mes oreilles n’entendent que le ricanement blasphématoire de l’enfer contenu dans ces mots : « Dans dix ans, aucun jeune homme ne saura plus qui est Jésus-Christ ! »

\*

\* \*

Mais Dieu fait plus que notre foi ne saurait concevoir !

Sept ans ont passé. Nous sommes en été 1945. C’est le matin. Un soleil éclatant me réveille de bonne heure. La première pensée qui m’assaille est pour notre situation présente. Je me sens partagé entre les sentiments les plus contradictoires. Effondrée, la dignité de mon peuple; détruites, les villes, en ruines parmi d’autres celle d’Essen, mon champ d’activité; écroulée, ma vieille église aimée; incendiée, ma mai­son; en Russie, quelque part, mon fils est enterré; l’affreuse famine rôde partout dans le pays et, ô déso­lation entre toutes, l’élite de notre jeunesse est morte,

**DANS DIX ANS 137**

sacrifiée aux divagations insensées de quelques poli­ticiens !

Mais, tout de même, au moins la guerre est-elle terminée! Finies les effroyables nuits de bombarde­ment et — respirons enfin! — la sinistre activité de la Gestapo. Tombée aussi, l’entrave des interdictions imbéciles qui pesaient sans cesse sur notre activité parmi la jeunesse...

Plongé dans ces pensées, j’entends soudain au dehors des sons qui me semblent l’explosion d’une joie indicible : c’est un chœur de trombones qui s’approche et qui joue:

Sors et va-t-en, mon cœur, chercher la joie

Dans les présents que te donne ton Dieu

En cette belle saison de l’été...

Je me lève d’un bond et cours à la fenêtre ouverte. Quel puissant coup d’œil, quelle vue impressionnante ! J’aperçois dans toute leur étendue les hauteurs boisées du Siegerland que le soleil inonde de ses premiers rayons...

O vallées à perte de vue, ô montagnes,

O ma belle forêt verte!...

... Ma fenêtre est placée comme une vigie d’où le

138 **UN CHANT DANS LE- CHAOS**

regard embrasse la campagne jusqu’à ses plus lointains horizons.

Puis, presque aussitôt, mon attention est attirée par ce qui se déroule sous ma fenêtre où passe la grande route de Siegen à Dillenbourg: un cortège la suit, il vient dans ma direction. En tête éclatent les trom­bones dont l’ensemble vibrant fait entendre le Chant d’été de Paul Gerhardt:

Pour moi, je ne peux, je ne veux pas de repos Car la grande œuvre du Dieu suprême Eveille en moi tout mon être...

Derrière les cuivres, de jeunes hommes marquent le pas. Ils ne sont pas encore bien nombreux, car la plupart d’entre eux sont toujours en. captivité de guerre... sans parler de combien d’autres, qui ne reviendront jamais à la maison... Oh! cette petite troupe de vingt hommes est bonne à voir et le cœur vous en rit d’émotion!

Après elle, ce sont les garçons et les fillettes qui s’avancent, suivis enfin, sans ordre de marche aucun, par des hommes et des femmes avec leurs petits enfants.

Une allégresse indescriptible anime tout ce cortège. Après toutes ces années d’interdiction des manifes-

**DANS DIX ANS**

**139**

tâtions et réjouissances chrétiennes, enfin pour la première fois, on se retrouve !

Juste sous ma fenêtre, ce joyeux défilé rencontre un autre groupe de gens débouchant au contour de la route et venant de Siegen. Les cuivres se taisent, les colonnes se disloquent et les uns et les autres de se saluer gaiement.

Il me semble rêver !... Mais je m’aperçois qu’emporté par la joie de ces souvenirs j’ai anticipé mon récit et que le malheureux lecteur ne sait pas au juste où nous nous trouvons.

Entre Siegen et Dillenbourg, la route passe par l’un des points les plus élevés de cette contrée monta­gneuse, appelé le Rôdgen. On n’y rencontre que quel­ques maisons: deux fermes, un Kurhaus, un presby­tère et une grande et très vieille église qui est une pure merveille.

. C’est dans cette contrée que Dieu suscita, le siècle passé, un puissant courant de réveil et, jusqu’à ce jour, le pays, de Siegerland est connu pour sa piété et pour l’activité de sa vie spirituelle. On en avait eu la preuve, entre autres, à l’occasion des fêtes et journées de Mission célébrées sur le Rôdgen et où affluaient toujours, voici des années, des masses nombreuses de jeunes gens.

Ces fêtes ne manquèrent pas de déplaire aux maîtres

**140**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

du Troisième Reich et furent interdites. Or les chaînes étaient tombées et l’on pouvait renouer la vieille tradition du Rôdgen et de ses journées missionnaires !

Rapide comme l’incendie qui se propage, la nou­velle avait gagné tout le pays : « Fêtes missionnaires de la jeunesse sur le Rôdgen ». Et la foule d’accourir, ensevelissant toute la misère présente, tous les soucis et toutes les détresses sous le flot de l’allégresse inexprimable qui soulève le peuple de Dieu lorsqu’il se trouve rassemblé...

... C’est donc au spectacle de ce rassemblement que j’assiste du haut de ma vigie. Par tous les chemins des groupes s’approchent. De toutes les directions m’arri­vent des sons de trombone! Je m’habille précipitam­ment et je cours au dehors.

Le pasteur de cette église est tombé en Russie et, lorsque je rencontre sa jeune veuve, j’ai le cœur serré. Ici aussi, l’ange de la désolation a étendu ses sombres ailes. Mais la jeune femme avait, sans doute, déposé sa douleur au pied du trône de la grâce de Dieu, se réjouissant à présent avec ceux qui étaient dans la joie.

L’espace, sous les vieux arbres qui entourent la maison, dans le jardin du presbytère, à l’orée de la forêt, dans les prés, fourmille de monde et un ancien de la paroisse accourt vers moi pour m’avertir que

**DANS DIX ANS 141**

l’église est bien trop petite pour contenir cette foule et lui permettre d’assister au culte.

Nous sommes perplexes. Que faire?

Derrière l’église s’étend un pré dont la pente assez accusée escalade la montagne... Si nous ouvrions toutes les fenêtres, l’assistance installée sur ces gradins naturels pourrait participer au service divin... !

C’est cela: ouvrons les fenêtres! Mais l’opération n’est pas aussi aisée qu’on peut croire. Ces baies sont vieilles de quelques siècles et, à la première poussée, un vitrage sort de sa sertissure de plomb et tombe avec un fracas de verre brisé.

« Eh bien ! tant pis ! », s’écrie l’ancien en souriant avec une indulgence qui ne lui est pas coutumière... Mais en un tel jour!...

Jamais, tant que je vivrai, je ne l’oublierai ce service divin! C’est à peine si je parviens, tant la foule est dense, jusqu’à la table de la communion d’où je dois lire la liturgie. Une jeunesse compacte se presse dans tous les couloirs. D’autres fidèles pleins d’attente occupent les galeries et l’escalier de la chaire. Et dehors, cette jeunesse couvre l’étendue du pré et en fleurit le tapis de toute sa présence chatoyante!

Avec force, les trombones entonnent le chant magnifique de Tersteegen:

**142**

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

Prince de victoire et Roi de gloire!

Majesté souveraine et radieuse!...

Alors soudain, en cet instant précis, un souvenir surgit dans ma mémoire : je me revois dans l’horrible bureau, en face de trois visages vidés de toute vie, blêmes et cruels, et j’entends l’un d’eux proférer ces mots : « Dans dix ans, aucun jeune homme ne saura plus qui est votre imaginaire Jésus-Christ. »

Or en cet instant même les jeunes hommes en question qui m’entourent chantent:

Comment ne tomberais-je pas à tes pieds Et mon cœur ne se gonflerait-il pas de joie Quand les yeux de ma foi contemplent Ta gloire et ta puissance!

Ils paraissent un peu étonnés de voir le pasteur officiant essuyer les larmes qu’il ne peut retenir. J’ai peine à terminer la lecture de la liturgie: «... Et voici, il les bénit et se sépara d’eux en s’élevant au ciel... »

Un cliœur chante alors:

Quand le Seigneur délivrera les captifs de Sion, Alors nous serons comme ceux qui font un rêve Et notre bouche sera pleine de rire

Et notre langue publiera ses louanges!

**DANS DIX ANS**

**143**

L’émotion nous submerge tous tant que nous sommes et nous bouleverse jusqu’au tréfonds de notre être. Et cette foule immense ressent comme un avant- goût du monde à venir, du monde nouveau où toutes, toutes les chaînes tomberont enfin...

... où, affranchi de la douleur, Je contemplerai ta face.

**Imprimé en Suisse — Printed in Switzerland**

TABLE DES MATIÈRES

« ... Si ta parole devait cesser de prévaloir... » 5

«Qu’ai-je affaire de Golgotha!... » 11

Par une sombre nuit 15

Lutte entre la vie et la mort 21

Les désenchantés 25

« Il y manquait l’affection... » 31

L’appel 35

Profession de foi apostolique dans une cour de fabrique 41

Rien qu’un rêve 45

Sous les roches! 51

«... Donne-moi un esprit nouveau et bien

disposé !» 55

Débora dans l’abri contre les avions 59

Comment je réunis une société de jeunesse . 67

Tout est nature! 75

Débats idéologiques autour d’un petit déjeuner 81

A quoi ils pensent 93

146

**UN CHANT DANS LE CHAOS**

« Jamais je n’ai vécu pareille chose !».... 97

Jésus au cirque Sarrasani 101

[Un chant dans le chaos 107](#bookmark3)

Sur la grand-route polonaise 115

La chaire suspendue 119

La synagogue 125

«Dans dix ans!...» 133

**Achevé d’imprimer
le 7 mai 1955
sur les presses de l’imprimerie
Delachaux & Niestlc s.** a.

**Neuchâtel (Suisse)**